

Dn

391

BBK

La Popelinère, Alexandre J. de

E₁ h. 14.

DAÏRA

HISTOIRE ORIENTALE.

EN QUATRE PARTIES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM:

Et se trouve à Carlsrouhe,

CHEZ MICHEL MACKLOT

LIBRAIRE DE LA COUR DE S. A. S. MSGR.

LE MARGRAVE DE BADE DOURLAC.

M. DCC. LXI.

DAIRA



HISTOIRE ORIENTALE

EN QUATRE PARTIES

TOME PREMIER



AMSTERDAM

chez MICHEL MACKLOT

LIBRAIRE DE LA COUR DE S. A. S. LE

PRINCE DE MARCHANNE DE BADE-DURACH

M D C C L X I

Handwritten mark





DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

PREMIERE PARTIE.

SI je voulois rappeler ici la fatale année de ma vie, où je me suis vu réduit à quitter pour jamais mes amis, ma famille, ma chere patrie, pour me retirer dans les déserts, il faudroit mettre au jour les perfidies que j'ai efuyées de la part de ceux même qui auroient dû m'en préserver : il faudroit développer les intrigues secrettes, les manœuvres impies par lesquelles une femme a pû parvenir à renverser un homme d'honneur. Mais je suis le même homme toujours; & s'il a plû au Ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la regarde plus sur la terre que comme la pincée

A

de

de pouffiere que je ferre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en est témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourmens qu'elle m'a caufés: je ne veux pas même étendre ce fentiment plus loin, de peur qu'il ne s'y répandît malgré moi quelques lumieres fur des événemens déjà connus, dont on a toujours profondément ignoré les caufes, & qui peut-être exciteroient à les rechercher, & guideroient pour y atteindre; & comme la découverte ne pourroit qu'en être odieufe, il est plus fage d'enterer dans d'éternelles ténèbres des forfaits jufqu'à ce jour ignorés, que de les mettre en évidence aux yeux des hommes, d'autant qu'il n'en réfulteroit qu'un amas de fcandales, qui bien loin de fuffire à punir, & à confondre le vice, ne ferviroient qu'à effrayer l'innocence & la vertu.

Je préviens donc, que fi j'employe le loisir que je trouve dans ma retraite à rassembler les chofes qu'on va lire, ce n'est que par ce qu'elles

les

lès n'ont aucun rapport avec moi; je prévien
que rien ne m'est plus étranger que toute l'hi-
stoire que je vais écrire; & je crois qu'en la li-
fant, on jugera que j'ai bien pû me résoudre à
la raconter par l'extrême intérêt que j'ai dû y
prendre, & que peut-être on y prendra: car
j'avoue qu'elle m'a moi-même frappé par des
traits si bizarres & si tristes, & tout à la fois
si tendres & si touchans, que j'en suis demeuré
presque aveuglé sur mes propres disgraces; &
qu'un moyen sûr, s'il en est un de les effacer
de mon esprit, ce fera de me représenter sou-
vent le tableau de toutes celles que cette hi-
stoire contient: il me convaincra du moins,
que lors même de ma plus cruelle adversité,
lorsque du sein de ma douleur, je levois les
mains au Ciel contre l'iniquité qui m'accabloit;
il pouvoit y avoir des personnes sur la terre
assez malheureuses pour implorer un fort tel
que le mien, pour le regarder comme un ter-

me à leurs espérances; & voici par quelles routes l'invariable destinée m'a conduit pour m'en instruire dans le séjour que j'habite aujourd'hui.

Lorsque je pris la résolution de fortir de France, je fus quelque temps à me contrarier moi-même sur le choix d'une retraite: mon premier dessein fut de passer en Angleterre; le goût des Sciences, l'esprit de raison, le droit des gens, tout m'y appelloit; mais l'apreté de son climat m'épouvanta, & m'obligea de lui préférer les Pays Méridionaux, où l'on peut dire aussi que les hommes arrivés comme moi au déclin de leurs jours, se félicitent & se trouvent heureux de participer aux influences d'un Ciel pur, de jouir de cet astre toujours radieux sur leurs têtes, de sentir que son éclat & ses feux conservent dans leurs corps débiles une vie encore active & dégagée, qui ne pourroit être que languissante & chancellante ailleurs. Ce fut dans ces pensées que je pris la route de Marseille;

feille; mais fans être abfolument déterminé fur le choix du pays où je pourrois enfuite paffer pour y faire mon établiffement. J'arrivai dans cette Ville, & j'y demeurai quelques jours dans une irréfolution qui fut toujours la même: car mon efprit mélancholique aimoit à s'y arrêter, & ne raffembloit des projets que pour les détruire, que pour fe plaire dans la liberté de choisir. Je parcourois le Port de Marfeille; je voyois partir & arriver à toute heure des Vaiffeaux de toutes Nations; j'étois tenté de m'embarquer fuccéffivement fur l'un & fur l'autre. Le premier que je vis fous voiles étoit de la côte d'Italie, & la penfée me vint d'abord de m'y abandonner, & d'aller dans quelque Isle déferte confommer en paix le refte de ma vie; mais je craignis d'y trouver des hommes pervers, & je ne cherchois pas des hommes fuperftitieux. On m'ouvrit peu après la route de l'Espagne; on m'indiqua une Barque qui devoit

incessamment se rendre à Séville; mais quand je me représentai les mœurs de ce pays, la dureté des hommes qui l'habitent pour les autres Nations, je me retins de même.

Enfin, me rappelant l'hospitalité qui s'exerce chez les Mufulmans, ayant d'ailleurs assez de connoissance des Langues Orientales, je pris le dessein de passer au Levant; & heureusement peu de jours après, un Vaifseau se présenta sous mes yeux, qu'on équipoit, & qu'on mettoit en état de faire voile pour l'Isle de Cypre. Je ne balançai plus, je me déterminai à me transporter dans cette Isle, d'autant qu'on me confirma ce que dit la renommée de sa beauté, de l'excellence de son terroir, & de la douceur de ses habitans.

Je partis sur ce Vaifseau; c'étoit une Tartane légère, qu'un vent frais mit bien-tôt hors du Port, & de suite au large. Il est vrai qu'à
mesure

mesure que la terre diminoit à mes yeux, mon cœur s'attendrissoit, comme l'enfant qu'on enleve à sa Nourrice, & qu'on voit les bras ouverts & les yeux en larmes, demander par ses cris, qu'on le remette sur son sein. Cette terre enfin disparut, & en peu d'heures les eaux bornerent tout l'horison. Notre navigation fut heureuse, nous arrivames en vingt jours au Port de Famagouste: j'y appris qu'à douze milles de là étoit la résidence du Consul François, que le lieu s'appelloit Singrani; je m'y rendis, je demurai quelques jours en sa maison, la plus belle de toute l'Isle. Je lui fis part du projet que j'avois formé de m'y établir, & d'y achever le cours de ma vie. Il m'approuva fort, & prit la peine de m'instruire à fond des usages & des mœurs du pays. Cette Isle renferme aujourd'hui fort peu d'habitans; & il s'y trouve plusieurs belles Maisons de Campagne dont on connoît les propriétaires à peine, parce qu'elles

font presque à l'abandon. Le Consul me fit faire l'acquisition d'une à trois milles de la fienne, que j'aurois trouvée pour moi trop belle & trop spacieuse en tout autre pays, & dont le prix cependant n'excédoit pas quatre cens Piaftres. Elle est située à peu de distance de cette chaîne de Montagnes, qui semblent partager l'Isle en deux Contrées; ces Montagnes la mettent à couvert des ardeurs du Midi: un vaste Jardin l'environne; j'y cueille incessamment toutes les Fleurs de l'Europe; je les vois avec plaisir mêlées parmi beaucoup d'autres que l'Europe, la France du moins, ne connoît pas. Il est vrai que le défaut de culture est cause que toute la terre est couverte de plantes & de racines odorantes, qui semblent se nuire par la multitude & la confusion; mais il est vrai aussi qu'elles exhalent une variété de parfums si grande, que tout ce que j'y respire, porte à mon cœur un sentiment de plaisir: j'avouerai même que ce
baume

baume de l'air aussi doux pour moi qu'étranger, est ma jouissance & ma volupté chaque jour. Derriere cette Maison étoit autrefois un Parc qui s'étendoit jusqu'au pied de la Montagne; mais les murs s'étant détruits, ce Parc est devenu un terrain sans bornes qui communique à tout; ce n'est plus qu'une friche immense, où tous les germes se jouent & fructifient en désordre, où l'Oranger, le Grenadier se confondent parmi les Oliviers, les Platanes & les Cédres; ce n'est plus qu'un Bois sauvage difficile à pénétrer,

Tel est le séjour simple & rustique, où je résolus, en entrant dans l'Isle, de me retirer pour toute ma vie, pour y jouir en paix, à l'abri des hommes, d'un Ciel toujours serein, d'une terre toujours féconde, qui m'offroit dès lors ses dons confus à pleines mains, & qui depuis que je la cultive, devient docile d'un jour à l'autre; déjà s'assujettit à mes goûts, &

A v

bien,

bien-tôt, si je le veux, ne produira plus qu'avec ordre des fruits de mon choix.

Cette Maison étoit alors occupée par une famille Grecque nombreuse ; c'étoit un pere, une mere, & plusieurs enfans ; il étoit question de les dépouiller : mais lorsque je connus leur peu de fortune, & que je fus témoin des vertus & des mœurs qui unissoient cette famille, j'en fus si touché, que je crus au contraire devoir m'en rendre le Chef & le Patron, ce que je fis : mon intérêt d'ailleurs auroit bien pû m'y porter ; je me trouvois seul transplanté, occupé des premiers soins d'un établissement, dans une Région toute inconnue, toute étrangere, où il m'eût fallu chercher des Domestiques, acheter des Esclaves, d'une Nation plus inconnue & plus étrangere encore ; c'eût été pour moi des embarras sans fin, au lieu que dès le moment, je me confidrai parmi ces saintes gens, reçu, secouru & servi comme un bon Maître,

bien

bien cher & bien aimé. qu'elles auroient attendu & désiré long-temps.

On croira bien qu'en cet état, les premiers jours qui s'écoulerent, firent en moi l'effet d'une renaissance nouvelle, & que je parcourais ces riches campagnes avec des yeux aussi étonnés, que si j'eusse été porté dans quelque monde reproduit, habité par l'innocence, où les hommes, ainsi que la terre, se seroient offerts à moi, au lendemain de leur création; & comme toutes mes promenades étoient autant de découvertes curieuses & flatteuses, je me plaisois à les prolonger toujours davantage aux environs de ma retraite.

Un jour enfin je m'éloignai de quelques milles, & pris brusquement le dessein de traverser les bois de l'ancien Parc, pour arriver jusqu'à la Montagne voisine; j'y aperçus des routes, je les suivis: ces routes me conduisirent

rent à d'autres, mais je marchai fort long-temps en vain; le jour s'écoula, & je fus contraint de revenir sur mes pas: je m'appliquai à rechercher les chemins que j'avois suivis; je crus les reprendre, mais bien-tôt l'obscurité me fit méconnoître, & en peu de momens je tombai dans de profondes ténèbres, j'en ressentis une foudaine frayeur; elle augmenta d'un moment à l'autre, & peu à peu fut suivie de cruelles inquiétudes, & de je ne sçais quels noirs pressentimens. Etranger! Seul dans ces bois immenses, égaré, en pleine nuit, conduisant mon Cheval Arabe, assez mal dompté, d'une fausse route dans une autre, parmi des broussailles si fortes & si épaisses, que quelque fois j'étois forcé de retourner sur mes pas. sans sçavoir ni pouvoir imaginer quelle seroit la fin de cette journée. Je marchois ainsi de tous côtés, agité, irrésolu, déplorant déjà cette aventure, attendant qu'il plût à Dieu de me prêter secours, ou que le jour revînt pour éclairer ces tristes bois, Mon

Mon Cheval tout-à-coup fit un écart; je le pressai, il recula: j'imaginai que c'étoit l'approche de quelque Bête féroce ou venimeuse, qui lui caufoit cette épouvante; je m'emportai d'un ton de colere, comme un homme seul, qui se trouble dans une violente situation. Mais alors, & ce même faiblement me revient encore quand j'en parle, je fus frappé des sons d'une voix mourante, & voici les paroles Arabes que j'entendis.... *Qui que tu fois... détourne-toi... Et laisse-moi mourir.*

J'avouerai que je n'eus jamais un effroi semblable. Il vint d'abord à ma pensée qu'un homme venoit d'être assassiné par des Brigands. Ah! malheureux, m'écriai-je, qui que tu fois toi-même, je ne dois point t'abandonner ainsi, me voilà prêt à te donner secours. En effet, à l'instant je descends de mon Cheval, j'accroche sa bride à une branche d'arbre; je vais à lui, & je m'en approche; la nuit étoit si profonde,
que

que je l'entre-voyois à peine; je le trouvai tout étendu, tout ensanglanté; mais ce qui me fit une horreur, dont je tressaillis encore, c'est qu'en posant ma main sur son corps, presque sans vie, je la sentis d'abord toute mouillée de son sang: je voulus connoître sa blessure; je la trouvai cette blessure; les cheveux m'en dressent à la tête, le poignard y étoit; & ce qui me parut inconcevable, c'est qu'il eut la force de poser la main sur ce poignard, pour m'empêcher de le retirer, & que je me coupai la main moi-même pour l'arracher de la sienne. Que fais-tu, me disoit-il? laisse-moi mourir, le Ciel le veut, tout m'y condamne, laisse moi répandre le reste de mon sang! Malheureux! m'écriai-je, de toutes mes forces, quelle est la furie infernale qui vous a fait concevoir ce barbare dessein? Quoi! c'est vous qui avez attenté sur vous? Quoi! la nature même vous abandonne à ce point? Je lui fis ces reproches; mais

mais il ne m'écoutoit point, & je revins à moi tout-à-coup pour le ramener par des sentimens plus doux; je lui parlai comme j'aurois fait à un ami. En effet, son déplorable sort m'intéressoit déjà si vivement, que je me sentoiss du penchant pour lui, comme si je l'eusse depuis long-temps connu. Cela fit un effet que mes reproches n'avoient pû faire; il voyoit que je me tourmentoiss pour le soulager, que je lui parloiss avec tant de sensibilité, tant d'attendrissement, qu'il se laissa vaincre enfin, & consentit à recevoir les secours que je m'efforçois de lui donner. Mon dessein fut d'abord de le mettre sur mon Cheval, & de le transporter ainsi dans ma maison; mais quand je tournai la tête, je m'apperçus que mon cheval avoit disparu. Un mouvement de fureur me prit contre moi-même de l'avoir attaché mal: le malheureux mourant s'en aperçut, & me dit d'une voix basse & presque éteinte: tu le vois,
tout

tout s'oppose à ta générosité ; ma destinée est de finir mes jours ici : c'est elle qui m'y a conduit. Je le ramenai le mieux qu'il me fut possible. Mon cher ami , lui dis-je : eh ! je le suis toujours des malheureux , je me charge de vous , je vous en réponds comme de moi , je ne veux que sçavoir par quelle route on peut sortir de ces tristes lieux , pour arriver à la Maison de Gaah que je possède depuis peu de jours , & où l'on m'attend avec une extrême inquiétude , parce que je me suis égaré en parcourant ces bois , & que depuis plus de quatre heures je cherche un chemin que je ne trouve pas : le Ciel enfin nous permit de suivre une route que nous primes. Croirez-vous le parti que je pris ? alors j'eus le courage & la vigueur de lever ce corps presque sans vie , de le porter sur mes épaules un assez long espace de chemin , & par un bonheur , sur lequel je ne comptois pas , je retrouvai mon Arabe , qui s'étoit

s'étoit empêtré dans sa bride, & que j'arrêtai. Tout cela ne se passa point sans de tristes reproches, mêlés de mes louanges, & de marques de reconnoissance & de sensibilité de la part de cet Infortuné : mais par des mots entrecoupés, prononcés à peine, qui me représentèrent son ame dans un accablement si grand, que j'en frémis, & que je craignis de n'avoir pas le tems de le sauver. Je le mis sur mon Cheval le plus commodément que je pus; je le conduisis marchant à pied, le soutenant d'une main, & tenant la bride d'une autre. C'est ainsi que nous fîmes notre voyage jusqu'à ma Maison, où en arrivant je louai Dieu de la disgrâce apparente qu'il lui avoit plû de me faire effuyer, pour me donner occasion de faire une bonne œuvre, digne d'un cœur tendre & vertueux. Je ne fus pas plutôt arrivé dans ma Maison, que mon Grec, sa femme, que tous leurs enfans accoururent précipitamment, vinrent à moi, chacun d'eux tenant sa lumière à

la main. Ce monde formoit un cercle dans la cour, au centre duquel je me trouvai. L'on eût dit que je tenois alors la tête de Méduse en ma main; les enfans de cette Maison, le pere & la mere sur-tout, furent d'abord saisis, troublés, la pâleur sur le visage, l'effroi dans les yeux. Hélas ! quand je me représente l'état où j'étois, foutenant sur mon Cheval un homme presque expirant, que j'avois couvert d'une partie de mes habits; moi près de lui, épuisé de fatigues, presque nud, mon linge teint du sang de sa playe, épuisé de toutes fortes d'efforts & de tourmens; je conçois que les témoins d'un spectacle pareil ont pû tomber immobiles & glacés à ce point.

Cependant on croira bien que je n'avois pas pris la résolution de sauver cette malheureuse créature; que je ne m'étois pas donné jusques-là tant de soins & tant de peines, pour ne point consommer l'ouvrage; sans doute je lui fis donner tous les secours qu'on m'auroit apportés à moi-même; & ils réussirent si-bien, qu'en moins
de

de quinze jours il se trouva presque rétabli; mais il est vrai, que ce qui m'attendrit si vivement sur ses malheurs dès le premier moment, dès le premier coup d'œil, qu'à la faveur de la lumière j'eusse pû l'envisager, c'est qu'au travers de l'horreur de son état, c'est que malgré l'épuisement de ses forces, je crus voir un fort jeune homme d'une taille noble & fine, & d'une figure digne d'intéresser quiconque n'auroit même pas scû qu'il étoit malheureux; aussi s'aperçut-il bien que mon activité à le servir étoit toujours la même, & que lui seul se trouvoit l'objet de toutes mes inquiétudes.

Plus je le voyois en effet, plus je sentoie mon desir s'augmenter de le connoître, & de scavoir quelle cause funeste l'avoit pû plonger dans une telle calamité; je m'introduisois à ce dessein souvent seul dans sa chambre; j'y passois quelquefois les jours entiers; j'observois dans mes démarches un grand secret: comme je ne scavois pas encore de quel caractere étoit cette

B i j

avan-

avanture, j'y apportois toutes fortes de précautions, & cet Infortuné en demandoit encore davantage; la peur qu'il avoit d'être découvert & connu, étoit cause qu'il ne laissoit pas même le jour pénétrer dans sa chambre, & que mes Grecs, qui le traitoient, m'assurèrent avoir guéri sa playe, sans avoir pû parvenir à le voir en face.

Le sçachant enfin dans une pleine convalescence, je fus le voir pour lui ouvrir mon cœur, & lui offrir de nouveaux secours: Parlez, mon enfant, lui dis-je, je ne veux que vous servir, disposez de tout ce qui est à moi; si vous avez tant de répugnance à vous faire connoître, je n'insiste pas davantage; je vous respecte trop dans le triste état où je vous vois, je ne veux que sçavoir votre dernière intention, & je ne veux que la suivre; si quelque jour dans un état plus tranquille & plus heureux, vous vous rappelez ce que j'ai fait, si vous voulez alors
que

que je sçache pour qui je l'ai fait, vous me retrouverez tel que je suis, & vous vous reprocherez peut-être de n'avoir pas assez répondu à la tendresse de mon cœur.

Pendant que je lui tenois ce discours, qu'il n'interrompit point, je le fixois autant que pouvoit le permettre le peu de lumiere qui pénétrait jusqu'à son lit; je l'y voyois pousser fréquemment des soupirs violens capables de le suffoquer; il me pria d'ouvrir ses fenêtres, je le fis, je tirai les rideaux de son lit, & ce fut au pied de ce même lit que je m'arrêtai en lui tendant les bras, & lui disant: venez, venez à moi, mon fils, venez dans mes bras, c'est un ami qui vous parle, ou plutôt c'est un pere attendri qui ne demande qu'à réparer, s'il en est quelque moyen, les malheurs où votre jeunesse & votre inexpérience vous ont sans doute précipité. Je veux bien convenir ici que je n'achevai pas ces dernieres paroles sans être faisi de je ne sçais quel trouble, dont je ne connois-

fois pas la cause ; il sembloit que ce jeune homme d'un instant à l'autre se metamorphosoit à mes yeux ; la finesse de ses traits , la douceur de ses regards , toute sa phyfionomie si tendre & si belle , me frapperent d'étonnement. Hélas ! c'étoit une femme : que vois-je ! O Ciel ! m'écriai-je. Cela est-il possible ? la rougeur lui couvrit alors le visage , elle baissa les yeux un instant ; je me tus pour la considérer : il sortit de son ame un soupir profond , puis d'une voix peu assurée elle me tint ce discours.

Généreux homme , tu demandes à me connoître , je cède à tes volontés , je te dois trop pour y résister davantage. Tu vois en moi une femme submergée dans un Océan d'infortunes : tu desires que je t'en fasse le récit , & tu le croiras fabuleux : moi-même , continua-t-elle , pourrai-je le faire ? aurai-je assez de courage pour ofer devant toi développer l'enchaînement de mes disgraces ? Dois-je devant toi me croire capable d'en soutenir l'aspect ; & si je puis y
suf-

suffire, comment m'y prendre pour rappeler les routes qui m'ont fait traverser tant de Régions, ou plutôt pour retrouver l'affreux sentier qui d'abîme en abîme m'a conduite enfin aux portes du trépas dans ces noires forêts, où le Ciel par toi a voulu me sauver, & me conduire dans cet azile ? Graces à tes bontés, j'y suis; mais je m'y vois comme un Voyageur épuisé, arrivé après mille peines au sommet des montagnes, qui voudroit tourner la tête sur ses pas pour reconnoître les chemins qui lui auroient tant coûté, & qui ne verroit plus à ses pieds que l'immensité d'un pays couvert & confus. Quoi qu'il en soit, tu le desires; je vais dévoiler sans crainte à tes yeux tous les événemens de ma déplorable vie, tu vas connoître jusqu'où peuvent s'étendre les tourmens d'une femme qu'une violente passion allume & soutient, & qu'une autre passion poursuit, accompagnée de ses fureurs : je consens à t'en faire le récit fidelle; & puisque c'est l'histoire de mes mal-

B i v

heurs,

heurs , je vais te les peindre comme ils se font présentés à moi-même , & je remonte jusqu'au premier.

Ce n'est point une femme de la Nation qui te parle , je ne suis que depuis peu de jours en Cypre : tu vois en moi une femme de Scio , je crois du moins pouvoir regarder cette Isle comme ma patrie. J'y fus amenée dans l'âge le plus tendre ; j'y ai passé mes jeunes ans ; j'y vivois dans un état obscur & retiré , sous le nom de Daïra : j'y avois atteint la quinzième année de mon âge , dans l'innocence & dans la paix , n'ayant l'esprit & le cœur remplis que des devoirs d'une fille de cet âge , que du desir de plaire à un pere , le seul homme qui me fut connu. C'étoit un Marchand Arménien , dont la maison située sur le Port de cette Isle , me donnoit un aspect qui attiroit mes regards souvent.

J'étois un jour dans mon appartement seule occupée du spectacle de la mer ; un Vaiffeau y

pa-

parut à voiles déployées, & de suite entra dans le Port : j'ignorois d'où venoit ce vaisseau : l'équipage en confusion mit pied à terre ; quelques heures après j'entendis des cris qui m'effrayèrent ; c'étoit une populace armée, qui sembloit poursuivre deux Etrangers : je jugeai d'abord qu'ils étoient de l'équipage du même Vaisseau ; je vis avec compassion ces malheureux périr sous les coups d'une canaille furieuse ; j'en conçus une extrême peine, mais qui ne fit qu'accroître ma triste curiosité : l'instant d'après un troisiéme Etranger accourut sous mes fenêtres ; il se disoit poursuivi tout aussi vivement : il me pria par des élancemens d'effroi & de douleur, de lui permettre de prendre azile en ma maison pour se garantir d'une mort certaine. Le temps pressoit, son danger me parut terrible ; je me fusse jugée coupable si j'avois balancé ; & quoique mon pere fut alors absent, je cédaï sans peine à la pitié qui m'entraîna. J'avois une femme, une Gouvernante près de moi, je la char-

geai de faire ouvrir promptement les portes; elle y courut, l'Etranger entra, je le sauvai, & mon ame compatissante s'applaudit & triompha, d'avoir entrepris avec courage cet acte d'hospitalité. Cependant le tumulte fut bien-tôt apaisé, tout ce peuple attroupe se dispersa, & peu de momens après le Port me parut libre & sûr; & déjà je pensois à en faire informer l'Etranger qui étoit en ma maison, pour qu'il eût à se retirer sans crainte: mais alors on m'apprit qu'il étoit monté jusq'à mon appartement, qu'il avoit pénétré jusque dans une chambre voisine de la mienne; qu'il demandoit à m'y voir, qu'il vouloit se jeter à mes pieds pour me rendre graces de sa vie, pour m'en faire un hommage.

Cette démarche m'épouvanta; j'en fus troublée; je l'envifageai comme un excès de reconnaissance qui me flattoit, & que je ne pouvois blâmer, mais tous mes devoirs m'étoient présens & ne me permettoient pas d'y descendre. Je lui fis dire que je me félicitois d'avoir
voir

voir pût contribuer au salut de ses jours, que je les croyois déformais sans danger, qu'aucun motif ne pouvoit plus retarder sa retraite, & qu'aucune raison ne l'autorisoit à me voir. Il n'étoit point à portée de me voir; mais j'étois à portée de l'entendre: eh! je n'entendis que trop bien la réponse qu'il fit; ce fut une plainte amere, entrecoupée par des soupirs: mon trouble en augmenta; je fus émue de je ne sçais quelle compassion, que je crus n'être qu'un sentiment commun aux ames sensibles & pures, & tel que le bienfait peut en exciter lui-même pour celui qui l'a reçu: mais tout attendrissement a des douceurs qui séduisent, & le mien m'occupa trop long-temps, sans songer à m'en défier. J'entendois d'un moment à l'autre s'élever une voix touchante, perçante au travers des murs, pour faire passer jusqu'à moi des exclamations douloureuses. J'écoutois de tristes récits, qui faisoient la plus vive peinture de tous les maux, de toutes les infortunes dont un cœur pût être agité.

Je,

Je les écoutois ces récits, je me sentoits attirée vers eux, & je ne m'appercevois pas qu'ils changeoient peu à peu la situation de mon ame, que plus j'y devenois attentive, plus cette première pitié s'affoibliffoit, & faisoit place à des desirs confus de tout entendre, & de connoître quel pouvoit être l'Etranger que j'avois sauvé.

Quand on se trouve auprès du Mont Taurus, qui reçoit le Tigre en son sein, on se sent attiré de même jusques sur ses bords escarpés, jusqu'à la chute de ses eaux par un bruit harmonieux, qui étonne & charme l'oreille, sans penser au danger qu'on y court, sans prendre garde au précipice, que lorsque le pied va s'y perdre, & qu'on est près d'y tomber. Chaque mot en effet qui parvenoit jusqu'à mon oreille, nous rapprochoit davantage l'un de l'autre, au point que bien-tôt après, si quelque force céleste eût fait disparoître le mur qui séparoit cet Etranger de moi, je me fusse peut-être surpris près de lui. C'est ainsi que ses discours, toujours

jours

jours plus vifs & plus passionnés, parvinrent à me causer de profondes rêveries, à retracer à ma mémoire un jeune homme que j'avois eu à peine le temps d'envisager, & à ranimer devant moi ses traits & sa figure, que j'eusse cru sans cela effacée de mon esprit. C'est ainsi que je m'en occupai, que je me recueillis dans son image, que ma pensée s'y abandonna, & que de momens en momens son langage toujours plaintif, & toujours plus tendre, porta enfin dans mon cœur des charmes, qui jusqu'alors m'avoient été inconnus. Tout-à-coup mes yeux s'ouvrirent, & s'effrayèrent du péril qui m'environnoit; ma vertu m'éclaira sur mes devoirs & sur la conduite que je devois m'imposer. Je fis promptement dire au jeune homme que sa démarche étoit imprudente, & son obstination téméraire, que je le regardois comme un Etranger dans l'Isle, peu instruit de nos mœurs, que je le priois de les respecter, que je lui demandois pour prix de mon bienfait, & pour la plus digne marque de

sa



sa reconnoissance , de se retirer de mon appartement , & de la maison de mon pere où j'étois.

Je ne l'entendis plus , je le crus éloigné ; je chargeai ma Gouvernante Razzivil de descendre , de s'assurer de sa retraite , & de m'en venir rendre compte : mais quel fut son étonnement & le mien ! Elle ouvre la porte de ma chambre , elle le trouve par terre , étendu sur ses pas. Venez voir , s'écria-t-elle , venez voir un triste spectacle. J'y courus ; je le vis renversé par terre en effet , je me crus menacée de tous les malheurs ensemble : eh ! je ne fus pas capable de m'en occuper long-temps , la présence de ce jeune homme m'en détourna ; dès le moment qu'il revint à la vie , que ses yeux fermés se rouvrirent , me porterent leurs premiers regards , & se rallumerent aux miens. C'étoit le premier trait sensible que l'Amour eut encore fait parvenir jusqu'à moi , rien n'eut pu m'y préparer : il est aisé de concevoir le trouble qu'il me causa ; mais puisqu'il faut que je
révèle

révele dans la suite le progrès, la violence, & les effets incroyables de cette première impression, je ne balance point, je m'humilie d'avance; j'avoue avec sincérité que les regards de ce jeune homme, que l'éclat de toute sa personne, que (je l'ose dire) l'excellence de sa beauté porta subitement dans le fond de mon ame un trait que dès ce moment rien ne put arracher. Daïra! me dit-il, d'une voix foible & douce, dont les sons encore m'accompagnent par-tout, Daïra! j'allois me soumettre à vos volontés que j'adore; j'allois me sacrifier à vos commandemens, je m'en croyois du moins le courage, lorsque tous mes sens m'ont abandonné. C'est un Etranger pour vous, Daïra, qui vous parle; mais, reprit-il, c'est un malheureux Amant, qui depuis trois mois vous cherche, vous fuit, vous environne, toujours animé, toujours transporté de votre divine image; elle est pour jamais gravée dans son ame; elle fait le tourment de sa vie, parce que vous l'ignorez; elle en feroit les charmes, s'il osoit
vous

vous l'apprendre, s'il vous voyoit approuver la passion la plus vive, la plus pure qui fut jamais.

Je fus étourdie de cet étrange langage; j'en demeurai sans mouvement, mes yeux de même, arrêtés sur les siens, sans songer à me reprocher cette espece de foiblesse; il n'étoit pas au pouvoir de mon cœur de paroître insensible au spectacle d'un jeune homme aimable, que je voyois gémissant, abbatu, écrasé sous le poids de sa douleur, presque sans vie, à mes pieds s'offrant pour victime d'une passion malheureuse, dont j'étois l'objet unique: je le plaignois sincérement, d'autant que mon dessein étoit toujours de le réfoudre à se retirer; & je l'y excitois encore, lorsque j'entendis un bruit à la porte de la maison. C'étoit mon pere: Razzivil nous quitta pour s'en instruire, & revint sur ses pas pour me l'apprendre. Je tombai éperdue à l'arrivée de ce pere qui m'imposoit des loix de bien-séance fort austeres; je le crus prêt à me
sur-

surprendre avec cet Etranger : Malheureux Etranger ! m'écriai-je , vous allez être vous-même la victime de sa fureur ; il va vous frapper d'un coup mortel , ou vous livrer aux rigueurs des Loix. Se peut-il, oh Ciel ! qu'une action de ma part, si pure dans sa source , & si généreuse jusqu'à ce moment, soit suivie d'une catastrophe si déplorable ! Vous perdez un temps précieux, repliqua Razzivil ; vous n'avez aucun reproche à vous faire , & la malheureuse destinée a fait tout ; votre cœur est pur , & votre honneur m'est sacré. Quoi qu'il en coûte, il faut le mettre à couvert. Cependant on vint avertir Razzivil, que mon père portoit par-tout des regards inquiets, qu'il avoit fait garder les portes de la maison, qu'il y faisoit d'exactes recherches, que le silence qu'il gardoit faisoit comprendre qu'il n'étoit pas dans un état naturel. Hélas ! j'étois dans un état terrible , & l'Etranger en ma présence n'en ressentoit aucune atteinte , & ne me paroissoit agité que par les mouvemens de son

Tome I. C cœur

cœur, qui ne lui permettoient seulement pas de prêter l'oreille au danger. Ecoutez-moi, reprit Razzivil, j'ai un expédient sûr pour abuser votre pere, puisqu'il le faut, & que la circonstance nous y force. Votre pere nous a dit, qu'il souhaitoit que vous prissiez une seconde Gouvernante auprès de vous; il faut pour ce moment que cet Etranger paroisse l'être; il ne lui manque que les robes de mon sexe, pour qu'on s'y méprenne; sa jeunesse & ses graces, toute sa stature élégante & leste, nous donnent pour cela une vraisemblance qu'il faut. Entrez, lui dit-elle, dans cette chambre voisine, je vous donne d'avance le nom de Meall; vous allez dans l'instant passer pour la seconde Gouvernante de Daïra.

Toutes mes idées alors étoient dans un tel désordre, & la présence d'esprit de Razzivil fut si prompte, qu'elle ne me donna pas le temps de descendre, ou de refuser. A peine fut-elle passée dans cette chambre voisine, que mon pere arriva dans mon appartement, & vint me dire:

ma

ma fille, vous me voyez transporté d'une juste colere; mes Esclaves m'ont dit, qu'un Etranger s'étoit ici réfugié, & aucun d'eux n'a sçu me dire, quel lieu de ma maison lui sert de refuge: mais on m'a de plus assuré qu'on l'avoit vu monter vers votre appartement; eh! je ne crois pas un homme de cette Isle assez hardi pour ofer se présenter devant vous sans mes ordres, & votre honneur & votre vertu d'ailleurs ne me permettent pas de vous soupçonner de la moindre lâcheté: rassurez-moi cependant, ma fille, je ne puis être trop certain de cette vérité. Hélas! mon pere, lui répondis-je; il suffira que je vous avoue le tort que j'ai eu peut-être, pour que vous ne m'accusiez pas d'avoir fait un crime au-delà. J'ai vu de ces fenêtres un Etranger poursuivi par une populace en fureur; il demandoit un azile; je lui ai donné cet azile en votre absence; vous ne m'auriez point approuvée, si au contraire j'avois eu la cruauté de le laisser périr.

Il ne m'étoit pas possible de lui en dire davantage, sans être réduite à déguiser; mais toute épouvantée que j'étois, mon cœur ne pouvoit s'y résoudre; & en effet j'allois tomber aux pieds de mon pere, lui avouer tout, & lui demander au prix de ma vie, le pardon, & la grace de ce téméraire Etranger, lorsqu'à l'instant je vis Razzivil paroître, & lui dire: Seigneur Fargany, vous avez souhaité que votre fille unique Daira fût accompagnée d'une seconde Gouvernante, voici Meall ma parente que je viens vous présenter. Mon pere jetta un coup d'œil sur cette prétendue Meall, & dit: je te fçais gré, Razzivil, du choix que tu as fait, sans doute qu'il est bon; mais qu'elle revienne, je n'ai pas présentement le loisir de m'en occuper.

Sur ces derniers mots, mon pere sortoit, descendit dans ses jardins, & me laissa seule, frappée de ces paroles; il vouloit revoir la prétendue Meall; leur entrevue me donnoit d'avance une appréhension terrible, & malgré cela tant d'intérêts

rêts s'étoient emparés de mon ame pour le jeune homme qui la représentoit, que je ne fçais quelle douceur secrette, lorsque je le voyois en ma présence, & que je considérois qu'on me forçoit à le voir; je m'enfermai seule, toute occupée de ma situation, pour y réfléchir encore plus; je voulois me rendre à moi-même raison de cette destinée: je voulois sçavoir si elle me feroit assez fatale pour métamorphoser en action criminelle l'acte le plus pur d'un cœur sensible & bon, pour faire connoître à mon pere le lendemain, qu'on auroit emprunté le ton de la vérité pour lui persuader un horrible menfonge. Je voulois sçavoir, si lui qui connoissoit Daïra, la jugeroit capable d'avoir prêté la main à ces deguifemens; & en effet, s'il l'eût pensé, quelle voix descendante du Ciel eût pû lui persuader sur cela mon innocence & ma vertu?

Je m'abreuvois de ces allarmes, lorsqu'il me vint en pensée d'y mettre fin, par un moyen qui me parut le plus prompt & le moins périlleux;

ce fut de faire évader le jeune homme, & de dire ensuite que j'aurois renvoyée cette Meall, sur quelque prétexte facile à trouver, & j'étois prête à prendre cette résolution, lorsque j'entendis précipitamment Razzivil ouvrir ma porte: Prions Dieu qu'il nous protège, dit-elle: mon Maître, votre pere, envoye chercher dans le moment votre nouvelle Gouvernante pour l'entretenir & la connoître. En quel désordre me jetta Razzivil! Je tombai, sans avoir le courage de lui répondre un seul mot. De mes deux mains je fermai mes yeux; je crus être présente à une scene tragique; je crus entendre prononcer ma condamnation: tout sembloit m'annoncer que le déguisement étoit découvert, que la violence & la fureur alloient s'emparer de mon pere; je crus voir la mort d'un innocent, & d'un innocent aimable, & de qui l'extrême passion pour moi avoit causé tout le malheur: j'en soupirai; j'arrosai mes mains de mes pleurs, & demurai dans cet état un espace de

temps

temps qui me parut infini, voulant avidement savoir ce qui se passoit entr'eux, & redoutant toujours d'en être instruite. Mais ce qui redoubla bien-tôt mes allarmes & mon épouvante, c'est que je reçus ordre de mon pere de descendre dans son appartement : mes yeux se fermerent, mes jambes faillirent, je pris la main de Razzivil, comme si j'eusse dû lui dire un éternel adieu : nous descendimes ; Razzivil me porta dans la chambre de ce pere sévere, plus qu'elle ne me foutint pour y entrer,

A peine osai-je lever les yeux jusqu'à lui ; je m'apperçus cependant que son front n'étoit point armé de colere, que son maintien étoit paisible, & je pris garde en même temps que la fausse Meall n'étoit point avec lui ; mes sens en furent émus, & dans cette foiblesse je m'avouai à moi-même que je desirois de l'y trouver. Venez, ma fille, & apprenez (me dit mon pere) que je suis satisfait du choix de votre Gouvernante nouvelle, &

C i v que

que je la garde auprès de vous, pour vous servir comme Razzivil.

J'ai eu si rarement en ma vie le cœur ouvert à la joye, que j'en ai bien dû compter les moments; ce moment en fut un, non de joye, mais d'un véritable transport, qui me mit tout d'un coup dans un tel état, que si j'eusse obtenu de mon pere une faveur insigne, je ne l'eusse pas reçue avec une plus grande sensibilité: je m'en occupois si visiblement, que mon pere en fut interdit; il vouloit me faire part de quelques affaires domestiques; mais ce qui se passoit alors en mon ame, étoit la seule affaire dont je fusse capable de m'occuper; je pensois trop profondément à ma Gouvernante nouvelle; je n'avois l'oreille attentive que pour entendre parler d'elle; je n'avois les yeux ouverts que pour la découvrir: je ne fus jamais la maîtresse de me partager, & de prêter à mon pere l'attention qu'il demandoit: il s'impatisa, enfin il s'interrompit lui-même, & me dit qu'il m'avoit appelée pour m'entretenir d'une affaire

im-

importante, & qui méritoit bien que je fusse toute à moi, que quelqu'un des jours suivans il me reverroit apparemment avec un esprit plus libre & plus attentif. Je me retirai; & il est vrai, que si j'étois descendue de mon appartement le cœur plein d'allarmes & de crainte, sans courage & sans force, j'y remontai bien vive & bien légère, avec ce même cœur délicieusement agité. Je brûlois de me voir seule avec Razzivil, de l'entretenir d'une voix libre & assurée des peines mortelles que j'avois effuyées pendant tout ce jour, & du calme heureux qui leur succédoit. Vous le voyez, me dit-elle, le Ciel ne veut point votre perte; le Ciel peut-être par ce bizarre événement, vous préface & vous réserve quelque heureuse destinée. Un Inconnu vous a demandé un azile pour le garantir d'un coup mortel qui le menaçoit; vous lui accordez cet azile; ce même Inconnu, jeune & aimable, se trouve épris d'une passion qui peut-être mérite de devenir heureuse; il y a trois mois qu'il en

est tourmenté, un coup du Ciel l'amene chez vous: Eh! qui nous dit que ce n'est pas un moyen que son amour même lui a dicté! en un mot, il vous le déclare, sans qu'il soit possible de vous en offenser; il est surpris dans cette maison par votre pere; le danger qu'il court vous effraye, votre imagination le grossit, & votre pitié s'en augmente; vous cedez au penchant qui vous attendrit sur son sort, & quand la main de Dieu le préserve, cette même pitié cesse pour faire place à des sentimens qui vous sont encore à vous-même inconnus; mais pour peu que vous vous rendiez compte du progrès qu'ils ont fait, vous verrez qu'ils en ont fait, & que la première compassion qui vous a prise pour ce jeune homme, ne ressembloit point à celle dont vous avez été touchée depuis; que ce soit les périls toujours plus pressans, qui se sont succédés les uns aux autres, ou bien plutôt quelque sympathie secrète qui appelle vos cœurs pour
les

les unir, je vous vois atteinte & pénétrée tout autrement que vous ne l'avez été d'abord.

J'écoutois ma Gouvernante, lorsque ne voyant point paroître celui-la même qui nous occupoit alors toutes deux, je lui demandai où il pouvoit être? Hélas! me dit-elle, l'insensibilité qu'il a dû remarquer en vous, lui a fait prendre le parti sans doute de s'évader de cette maison, après avoir soutenu la conversation de votre pere sous le nom d'une Gouvernante: mais s'il ne paroît plus, m'écriai-je, mon pere en demandera la raison. Eh! comment a-t'il pris une résolution si subite, s'il est vrai que j'aye sur lui un pouvoir sans bornes? Il n'y a que vous seule, me dit Razzivil, qui puissiez juger, s'il fait bien ou mal: rapprochez-vous de vous-même, considérez l'état de votre ame; rendez-vous compte des mouvemens qui l'agitent; & si vous connoissez que ce malheureux Amant n'y ait aucune part, approuvez-le d'avoir eu le courage de s'éloigner de votre maison, qu'il ne connoît encore

encore que par les allarmes & les dangers qu'il y a courus. Ma chere Maîtresse, reprit elle, vous avez enflammé, d'un inconcevable amour, le cœur du jeune Belzék, fils du Pacha de Satalie; il y a trois mois que j'en suis pleinement instruite, sans avoir jamais osé vous rien dévoiler là-dessus: je ne connois point de passion plus pure, ni qui soit plus digne de son prix. Je l'ai vu, ce jeune homme, m'offrir des trésors, pour l'aider à parvenir jusqu'à vous, pour vous donner une Lettre de sa part: j'ai tout refusé; j'ai déclaré que je n'offrirois mes secours que lorsque vous me les demanderiez pour lui vous-même; que c'étoit devant vous qu'il devoit d'abord paroître; que c'étoit à lui d'imaginer les moyens d'y parvenir; & je l'avouerais, ce n'est pas sans une secrette pitié que je l'ai vu depuis ce temps à toutes les heures de chaque jour, déguisé en mille manieres autour de vous, & par-tout où vous avez pû être hors de votre maison. Vous avez vu de vos fenêtres le tumulte

multe qui est arrivé ; vous avez vu qu'on vous demandoit un azile, & vous l'avez accordé, votre bonne foi y a été surprise: c'est un stratagème que son amour a conçu pour parvenir jusqu'à vous ; & il est vrai que le désespoir mortel où je l'ai vu ces derniers jours, & la ferme résolution où il étoit de s'exposer à tout, m'ont fait juger qu'il ne remettroit pas davantage à vous faire décider sur son fort.

J'écoutois attentivement tout ce que Razzivil me disoit ; je me sentoís flattée au fond de mon ame de tout ce qu'elle m'apprenoit ; je me confidérois avec une sorte de gloire, en jettant les yeux sur moi-même. Eh ! je n'y lisois pas tout ; je ne voyois pas que j'y étois déjà sensible, que d'un instant à l'autre je le devenois davantage. Razzivil s'en apperçut plutôt que moi : je lui demandai où étoit Meall ; je m'inquiétois de ne la voir point paroître, & Razzivil pendant cela tenoit mon cœur sans cesse agité par mille fortes d'inquiétudes, bien ou mal fondées,

fondées, qu'elle me donnoit: tantôt elle me faisoit entendre que ce jeune Satalien couroit des risques infinis à demeurer dans la maison de mon pere, & que je m'exposois tout autant; tantôt elle me faisoit envifager la maison de mon pere comme un azile secret & commode, à la faveur duquel je pourrois le voir & l'entendre à toute heure, & connoître s'il seroit auffi digne d'estime qu'il paroiffoit l'être.

Nous passâmes elle & moi la plus grande partie de la nuit à redire les mêmes choses; je ne l'interrompois que pour lui demander quelquefois ce qu'elle pensoit que Meall fût devenue; (car je n'osois déjà plus l'appeller que par ce nom). Cependant la nuit s'avançoit, & mon inquiétude ne diminuoit point; toutes mes pensées s'obstinoient confusément à m'expliquer cette aventure, & ne s'accordoient point à me représenter un Amant transporté, capable d'employer des stratagêmes, & d'affronter des dangers pour pénétrer dans ma maison; ce même

Amant

Amant que la fortune fecondoit alors, qu'elle mettoit à portée de me voir librement; ce même Amant précifément alors absent & fugitif: cette négligence de fa part, & ce peu de fuite de fentimens, me fembloient incompréhensibles: je renvoyai Razzivil, je demeurai feule, comptant de prendre quelque repos; ce fut en vain, l'image de Belzek étoit gravée dans ma tête, toute cette bizarre avanture n'en pouvoit sortir: un amour fi vif, un abandon fi prompt, étoient une énigme toujours inexplicable, & malgré moi je m'en occupai toute la nuit.

Enfin le jour vint à paroître, fa lumiere peu à peu éclaira mes yeux & mon esprit; toutes mes idées fe confondoient déjà comme un fonge, j'allois presque douter moi-même de ce qui m'étoit arrivé; mais alors je remarquai une Tablette par terre au milieu de ma chambre: je me levai, je la pris: Ah! m'écriai-je, c'est Meall qui m'écrit! Je n'oserois m'exposer à lire; que m'apprendra-t'elle? un malheur peut-être;

mais

mais malgré moi mes yeux la parcouroient dans le moment même de ma reflexion: & voici ce que Meall m'écrivoit, & que je n'ai jamais oublié.

Daïra, voyez ma Tablette par terre, vous m'auriez trouvé à sa place, si je l'avois osé. Relevez-la par pitié; tenez-la dans vos belles mains; portez-lui le moindre de vos regards, pourvu que vous y lifiez seulement les vœux sacrés que je signe de vous asservir ma vie autant qu'elle durera; je suis content & satisfait. C'est un Etranger qui vous parle; oh fille précieuse! c'est un enfant de Satalie, que la nature avoit fait naître pour consommer le cours de sa vie loin de vous, mais que la destinée a conduit en cette Isle fortunée, jusqu'aux portes de votre maison, jusques dans l'intérieur de votre maison même, pour y jouir du charme de votre présence céleste, pour y faire ferment, comme au pied des autels, de l'amour le plus violent, mais le plus pur qui puisse jamais s'emparer d'un cœur:

il

il me possède, cet amour, au delà de l'expression des langues; je sens que d'un jour à l'autre il s'accroît, il s'irrite, & m'embrâse tout entier; que depuis trois mois lui seul fait dans cette Isle ma vie, & que ma vie n'est plus qu'un continuel mélange de transports de joye ou de douleur. Je n'ai pû soutenir cet état, & vous le laisser ignorer plus long-temps: j'ai appliqué toute mon imagination à vous l'apprendre, & j'y suis parvenu par un stratagême, où je me suis vu réduit à vous tromper: j'en rougis; mais, Daïra, de plus dignes moyens n'étoient pas à mon choix: l'amour heureux s'explique comme il lui plaît, mais l'amour que rien ne flatte, & qu'en même-temps rien n'arrête, s'explique comme il peut; & tel est le mien en ce moment, que je me sens capable de l'effort des Géans, pour vaincre tout ce qu'on y pourroit opposer.

Je continuois de lire cette Lettre, dont chaque mot m'agitoit d'une secrette joye déjà ré-

pandue dans tous mes sens, lorsque tout-à-coup je fus interrompue par Razzivil, qui me surprit la tenant en mes mains; je ne lui celai point le plaisir que j'avois à lire: mon front ferein, mes yeux animés, tout m'auroit trahie; je n'aurois eu avec ma Confidente que la honte de m'être déguisée devant elle inutilement. Viens, Razzivil, lui dis je, viens près de moi, tu m'aimes assez pour prendre part à l'état où je me trouve; tu connois ton innocente Maîtresse; tes mains l'ont formée, tu l'as conservée jusqu'à ce jour dans sa pureté, dans son indifférence, & dans un plein repos; viens la voir toute émue, toute étonnée des coups qu'on lui porte: viens l'aider à s'en défendre, ou si tu refuses, apprends lui du moins si elle peut s'en justifier. Ma chère Maîtresse, repliqua Razzivil, ce ne sera pas moi qui prendrai ce soin; mais l'Amant lui-même que je vous annonce, & dont l'amour, les charmes, & sur-tout les vertus vous justifient entièrement, puisqu'elles ne font sur vous que l'im-

est
C
I pres-

pression qu'elles feroient sur tous les cœurs. Elle n'avoit pas encore achevé ces mots, que je vis paroître & tomber à mes genoux le jeune homme transporté; il avoit conservé le déguisement de la veille; je le vis en cet état, sans avoir la force de lui parler. Daïra, me dit-il, après un soupir profond, qui ne me laissoit que trop voir l'oppression de son ame: Oh! Daïra! je vous jure un amour éternel, je meurs ici même si vous ne l'approuvez pas. Sa Tablette étoit encore dans mes mains: il connut bien que j'avois lu ce qu'il m'avoit écrit; le trouble où il me surprit lui fit entendre que mon état ne s'éloignoit pas fort du sien; cela parut lui donner une vie nouvelle, & l'enhardir à s'abandonner enfin à tous les transports imaginables d'un amour qui n'a jamais eu rien d'égal; mais comme je sentoïis que les divers mouvemens de son cœur se faisoient jour malgré moi, & passioient jusqu'au mien, je rappellai toutes les forces de mon esprit, pour lui dérober ma foiblesse, du moins pour ne la lui

D ij

laisser

laisser voir qu'accompagnée de ma vertu. Je ne puis, lui dis-je, considérer la passion qui vous emporte, sans être émue de la pitié la plus tendre ; mais vous sçavez, puisque depuis trois mois vous êtes à ma fuite, vous sçavez le peu de droits que j'ai sur moi-même, & à quels dangers terribles je m'exposerois, si j'osois, de quelle maniere que ce fût, écouter un penchant. Vous n'ignorez pas que je dépends d'un pere, & que lui seul dispose de moi, comme de mes volontés. Vous êtes, dites-vous, un enfant de Satalfe ; je connois peu votre nation, & quand tout ce que je vois d'aimable & d'estimable en vous m'aveugleroit au point de me fermer les yeux sur mes devoirs, de me prêter aux illusions & aux songes d'un heureux avenir, que vous auriez à me promettre, vous verriez bientôt mon pere détruire d'un mot nos imprudentes espérances & nos frivoles engagements. Laissez-moi, continuaï-je, jeune homme, laissez-moi maîtresse d'un cœur qui ne sçauroit être à vous,

&

& que vous n'occupez déjà que trop à la vue de vos infortunes; laissez qu'il se rappelle à lui-même, & qu'il rentre dans le paisible état d'où vous l'avez tiré; qu'il vous fuffise d'apprendre, & je ne puis vous le celer, que s'il étoit possible de faire agréer à mon pere les desseins que vous avez sur moi, j'y fouscrirois; mais que jusques-là, vous devez respecter mon innocence & ma jeunesse, & ne pas m'exposer davantage à vous plaindre, dans le malheureux amour dont je vous vois épris. Pendant que je prononçois malgré moi ce triste Arrêt, contre lequel je m'élevois moi-même à chaque mot qui sortoit de ma bouche, mes yeux demeuroient attachés sur les siens, que je voyois baignés de larmes; je ne pus jusqu'au bout retenir les miennes, que la compassion de son état auroit pû seule m'arracher: j'eus cependant la force de lui persuader qu'il devoit se retirer, & s'éloigner de moi, & il m'obéit; mais avec une soumission qui me

fit connoître qu'il sentoit mon trouble , & qu'il vouloit le respecter.

A peine eut-il disparu , que je me foulageai de cette contrainte avec Razzivil , & que je la vis s'attendrir comme moi sur le sort de mon Amant. Elle m'instruisit de toute son histoire ; elle me confirma qu'en effet c'étoit le fils du Pacha de Satalie , qu'il étoit venu à Constantinople chargé d'une commission de son pere ; que faisant son retour avec plusieurs autres Vaisseaux de diverses Nations , ils avoient mouillé à Scio , que tous avoient compté y faire quelque séjour , pour en connoître les beautés ; que la veille de leur départ ce jeune homme avoit voulu visiter les Jardins de Crina , que cette veille de départ étoit le jour même d'une Fête qu'on m'y donnoit ; que c'étoit-là qu'il m'avoit vue pour la premiere fois ; que depuis ce jour il n'avoit plus vécu que pour me revoir ; qu'il avoit laissé partir les Vaisseaux , & tout abandonné pour moi seule , pour moi , qui n'en avois

pas

pas encore la moindre connoissance. Razzivil m'ajoutoit que sa résolution étoit prise de périr à Scio, ou de m'arracher de cette Isle, pour me porter dans sa patrie. & pour m'y faire un fort heureux, regardant déjà notre mariage comme écrit & réglé dans le Ciel: & de suite ma Gouvernante me faisoit des vifs éloges de la douceur, des mœurs, des usages, des charmes de la société qui régnet à Satalie, & qui rendent ce séjour célèbre chez les autres Nations. De toutes ces choses Razzivil me faisoit des tableaux si agréables & si intéressans, que je sentoie d'un moment à l'autre mon desir naître & s'accroître de me voir attachée au sort de mon Amant.

Quelques jours se passerent ainsi, pendant lesquels Belzek, toujours sous l'habit & le nom de Meall, me fit connoître tant de vertus dans son cœur, tant de qualités aimables dans son esprit, tant de graces répandues dans toute sa jeune figure, que je tombai moi-même enfin dans l'admiration, d'avoir pu causer une passion de cette na-

D i v

ture

ture, une passion infructueuse sans espérance, & que je voyois obstinément soutenue dans les mêmes excès. Il ne se présentoit devant moi que rarement; ses sentimens étoient de la pureté des miens; il m'en donnoit les plus grandes marques en respectant toujours mon innocence & ma vertu; mais si je ne le voyois pas lui-même; tout me parloit de lui: en effet, chaque Aurore m'annonçoit de sa part de nouveaux hommages, & les jours entiers ne me suffisoient pas pour les recevoir. C'étoient des fleurs parfemées qui se trouvoient sous mes pas, des parfums précieux qui se confumoient autour de moi, des Billets de sa main sans nombre répandus sur mes Sophas, sur mes Tables. Ce fut un jour un Bracelet que la main d'une Fée sembloit avoir fait tomber près de moi. Je le pris, sa beauté m'étonna, il étoit composé de six chaînes d'or, & enrichi de douze Diamans; six de ces Diamans étoient blancs, six autres étoient noirs. Je tenois ce Bracelet, je le confidérois & l'admirois, je fus tentée de le passer à mon bras, je l'y

atta-

attachai à l'aide d'un ressort imperceptible; mais lorsque je voulus reprendre ce même ressort, il ne paroissoit plus; il ne me fut jamais possible de détacher le Bracelet de mon bras, je fus forcée à le garder ainsi: je ne balançai point, & sur le champ je pris le parti d'écrire au jeune homme une première fois, pour qu'il vint lui-même me dégager de cet embarras; mais j'étois déjà si pénétrée, si touchée, si agitée, que je ne pus lui parler que de lui-même, je m'y sentis entraînée, je m'y abandonnai, je lui ouvris mon ame toute entière; je lui fis mille sermens de l'aimer toujours, & mes sermens fortoient en foule, toutes ses Lettres ensemble n'en contenoient pas tant. Foiblesse fatale! & qui commença l'histoire déplorable de tous mes malheurs. Je l'écrivois cette Lettre, & je l'écrivois sans penser à la finir, lorsque je vis brusquement ma porte s'ouvrir, & mon pere en ma présence: il ne me donna pas le temps de me reconnoître; il se saisit de ma Lettre, il la lut: je remarquai sur tout son visage une colere tranquille

le que je ne lui avois jamais connue, & qui me fit frémir. Rendez-moi raison, me dit-il, de cette Lettre: vous êtes perdue, ajouta-t-il d'une voix forte, si vous ne m'en instruisez dans le moment. Le ton qu'il mit à ces paroles, les regards qu'il me lança m'anéantirent, comme si la foudre m'eût frappée; mais avant de songer à moi-même, je vis le péril effroyable que couroit mon Amant; son intérêt me soutint, & me conserva toute ma présence d'esprit: mille expédiens me vinrent à la fois; j'employai sans répugnance tous les artifices imaginables, tous les mensonges spécieux que je crus capables de rétablir la tranquillité de mon pere, & d'éloigner de son esprit les soupçons qui pouvoient y naître sur ce qui se passoit dans l'intérieur de sa maison. Il interrompit de lui-même cette explication, pour me dire qu'il ne vouloit ouvrir les yeux sur ma conduite que pour la reconnoître conforme à ses maximes, & digne de moi; qu'il consentoit à regarder cette Lettre écrite de ma main, comme un amusement de mon
et
v d
esprit,

esprit, dont l'objet n'étoit qu'imaginaire; qu'il étoit venu me trouver precipitamment pour m'apprendre la chose la plus heureuse & la plus importante qui pût jamais nous arriver.

Il y a long-temps, me dit-il, ma fille, que je me donne des soins extraordinaires, & qui n'ont que vous pour but. Je n'ai pas jugé à propos de vous en informer, dans l'incertitude de leur succès; mais aujourd'hui que ce succès est entier, qu'il répond pleinement à mes vœux, & qu'on m'en instruit dans ce moment, je ne puis trop tôt vous l'apprendre. Bénissons le Ciel mille fois, ma fille, il accorde à mes prières plus que je ne lui ai jamais demandé; vous êtes aujourd'hui la fille d'un simple Marchand; vous allez subitement monter à un rang dont vous ferez peut-être éblouie vous-même; vous allez partager la gloire d'un homme à qui notre sublime Monarque accorde une confiance intime, & qu'il favorise de la plus tendre amitié. Le célèbre Hali Oglou, Pacha d'Alep, vous fait l'honneur,

neur, ma fille, de vous accepter pour épouse; le récit qu'on lui a fait de votre beauté, la connoissance qu'on lui a donnée de vos vertus, la protection dont il m'honore, & plus que tout cela, les destinées ont déterminé votre mariage avec lui. Il vous souhaite, il vous demande; je dois par mes empressements, me rendre digne de la grace qu'il me fait; mais j'ai tout prévu, vos equipages sont prêts, & le Vaisseau qui doit vous transporter à Alep, mettra à la voile demain.

Que devins-je! oh Ciel! quand j'entendis ces étranges paroles; mon cœur en fut glacé; mon sang se figea dans mes veines, ma tête en ressentit un étourdissement si grand, qu'elle en tomba panchée sur les bras de mon pere. Vous voulez que je meure, me voilà prête à mourir... Non, ma fille, non, ma chere fille, vivez, & vivez heureuse & glorieuse désormais, ce sera votre fort; je sens, reprit-il, par les efforts que je me fais, pour me séparer de vous
à ja-

à jamais, les efforts que vous avez à vous faire vous-même, pour fortir du sein d'un pere qui vous aime, & pour aller vous jeter dans les bras d'un époux, quel qu'il puisse être, & que vous ne connoissez point; mais tant de fortunes, tant d'honneurs vous attendent, & il en doit tant rejaillir sur moi, & sur toute ma famille, que je vous crois l'esprit assez ferme pour vaincre & surmonter tout, lorsqu'il s'agit d'accepter le puissant établissement qui vous est offert. Mon pere me tenoit des discours superflus, mon accablement ne me permettoit pas d'y prêter l'oreille; ma voix étoit éteinte, & ma poitrine prête à éclater. Il ne fut pas en ma puissance, ou plutôt il ne vint pas en ma pensée de lui repliquer un mot, & tout cela ne servit encore qu'à rendre après mes douleurs plus vives; car mon pere effrayé de voir en moi cette terrible résolution, ne me quitta plus. Il passa toute la nuit à mes côtés, occupé à me proposer des soulagemens, quoiqu'inutiles, & dont je m'ap-
perce-

percevois à peine ; la peur qu'il avoit que je ne viffe mes Gouvernantes, dont il alloit me féparer, fit qu'il leur défendit de paroître. Toute cette affreufe nuit se passa ainfi, le jour revint, & fa lumiere ne fit que groffir davantage l'horreur qui m'environnoit. Je sentis mon pere, hélas ! mon pere lui-même, avec un courage inhumain, m'enlever dans fes bras, se faire transporter avec moi fur le Port, où le funeste Vaiffeau nous attendoit. A peine avois-je les yeux ouverts, à peine étois-je revenue de cette fufpenfion de mon ame, que je me trouvai avec lui fur le Vaiffeau, que le même Vaiffeau mit à la voile, & que nous perdimes de vuë ma chere patrie, pour ne la revoir jamais. Tous mes fens étoient encore fi étrangement étonnés, & tous mes esprits dans un fi grand défordre, que j'en étois immobile, & que mon vifage n'annonçoit jusques là qu'une stupidité infenfible, que mon pere prit d'abord pour un effort de mon obéiffance & de ma raifon, mais peu après, & tout-à-coup, je
ne

ne fçais quelle invifible main fembla tirer le voile, & mettre fous mes yeux l'effroyable tableau de ma deftinée: je me trouvai dans l'inftant précipité au fond de moi-même; je me confidérai dans les bras d'un pere cruel, menée comme la victime que le coûteau mortel va égorger, deftinée aux fers d'un barbare, à fes abominables brutalités; mes yeux s'ouvrirent, & parcoururent la vafte mer; mes regards tremblans s'égarèrent dans le vuide des airs; je cherchai la terre de Scio, je crus la découvrir, je crus percer jufques dans ma maifon, je crus voir mon Amant, plongé dans un défefpoir mortel, feul dans une terre étrangere, abandonné, par qui? par moi, par moi! oh Ciel! pouvois-je foutenir cette penfée, pouvois-je imaginer mon Amant gémiſſant de mes outrages, me demandant raifon de mes mépris, moi qui confondois mon ame avec la ſienne, & qui dans ce moment là même me ferois de mille coups arraché la vie, fi j'euffe pu me croire condamnée en effet à ne le voir plus. Ces
affreu-

affreuses idées m'arrachèrent des cris & des larmes de fureur; je pris le Ciel à témoin de mes douleurs, j'implorai son assistance contre les violences qu'on me faisoit souffrir, j'adressai à mon pere des reproches sanglans, mais d'une véhémence que rien n'arrêtoit; je lui déclarai l'amour que j'avois conçu pour Belzek, je lui jurai que les Princes & les Rois de la terre ne seroient pas capables de l'effacer de mon cœur; je lui prédis ma mort certaine, s'il pouvoit sa cruauté jusqu'à me livrer au Pacha d'Alep. Mon pere parut épouvanté de mes menaces, je crus un instant qu'elles alloient le faire changer de résolution; il me donna toutes les consolations possibles, & parmi quelques espérances vagues, toutes les marques, toutes les assurances d'une tendresse & d'une affection sans bornes; & cependant les vents nous chassoient vers la Syrie, & notre lamentable navigation se termina dans six jours. Nous entrâmes dans un Port de cette Province, où d'abord une foule d'Esclaves s'avancerent pour servir à notre débar-

débarquement: on me vit dans une si grande foiblesse, ou plutôt dans un anéantissement si total, qu'on fut fort inquiet du parti qu'il y avoit à prendre, & qu'on craignit d'exposer ma vie en me faisant transporter plus loin; mon pere même, plus occupé de ma situation que personne, demanda qu'il lui fût permis de me faire faire quelque séjour dans ce Port, pour y reprendre mes esprits & mes forces, & pour me remettre des terribles secouffes que je venois d'essuyer; mais le Tyran d'Alep en avoit autrement ordonné: il se trouva là deux cens Spahis qu'il avoit envoyés pour mon escorte; les Chevaux, les Chamaux, les Litieres, tout étoit préparé; il ne fut pas au pouvoir de mon pere de différer un moment.

Je me vis donc arrachée de nouveau, & transportée par terre, pendant l'espace de deux journées de fuite, après quoi j'apperçus enfin mon tombeau; c'étoit les Tours d'Alep; mais comment se peut il qu'à la vue de ces Tours fatales, mon effroi n'augmenta point? non, puisqu'au contraire

Tome I.

E

je

je crus sentir un calme se répandre dans mes sens, me voyant hors de tout espoir, allant chercher une mort certaine ; je la desirois déjà comme un terme à mes douleurs ; rien ne me reténoit davantage, & je ne demandois plus qu'à y arriver.

C'est dans cet état que je parvins sur le soir de la deuxième journée aux portes de la Ville, où un Aga m'attendoit, & me fit monter un Cheval Arabe tout couvert des Pierreries du Pacha : j'avois la tête voilée, mais sa dignité exigeoit une cérémonie moins commune. A la porte d'entrée étoit un Dais à colonnes, sous lequel on me fit passer ; il étoit fermé par quatre rideaux d'une gaze fine, qui traînoient sur la poussière ; quatre Esclaves le soutenoient autour de moi, & le portèrent de même pendant le chemin qu'il fallut faire ; je me laissai conduire sous ces voiles funebres, au travers d'une grande Ville. Tout étoit illuminé sur mon passage, tout retentissoit des cris confus, des acclamations tumultueuses d'un peuple égaré ; c'eût pû être aussi bien l'image de fa
ter-

terreur & de sa compassion, que l'image de sa joye & de ses transports: il élevoit au Ciel mes éloges & ma fortune, mais par des cris perçans qui sembloient plutôt prendre part à mes peines, & en effet déplorer mes malheurs. Je continuois ma marche, & je me croyois toujours dans les rues d'Alep, quand on m'apprit que j'avois passé déjà trois enceintes du Chateau, & que j'étois arrivée au Pavillon du Pacha, qui m'attendoit à ses côtés. A ces paroles je me réveillai comme d'un sommeil profond; un tremblement universel me surprit, l'étouffement m'accabla, je tombai morte dans les bras de qui voulut me recevoir; la voix me manque, & je ne puis en réciter davantage. Je ne me rappelle point cette infernale nuit, que mon cœur n'en reçoive encore des frémissemens douloureux, que je ne sois prête à retomber dans l'état même que je viens de peindre. Eh! qu'ai-je d'ailleurs à te raconter, qui ne ressemble à ce que tu viens d'entendre; toute ma vie n'est qu'une mer d'amertume & de dou-

E ij

leur:

leur: mon histoire n'est que l'ouvrage de la haine des destinées; ce sont des malheurs suivis d'autres malheurs; & telle en est la déplorable uniformité, qu'elle ne se peut interrompre, si ce n'est par la comparaison de ceux que je viens de t'apprendre, à ceux que je réserve, devant lesquels en effet ces premiers-là ne sont rien: si cependant tu exiges que je t'en instruisse; si ces premières épreuves par lesquelles mon cœur a passé, ont été capables d'émouvoir la tendresse & la pitié de ton ame, au point de desirer que j'en raconte les suites, j'y satisferai, je te l'ai promis; je ne te demande que de pouvoir respirer un moment.

Fin de la première Partie.



DAIRA



DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

SECONDE PARTIE.

QUE dira-t-on de ma situation? Lorsque cette jeune Infortunée, après m'avoir raconté ces choses, demandoit à respirer: comprendra-t-on combien j'avois besoin de respirer moi-même autant qu'elle? Combien j'eus l'ame attendrie & pénétrée de compassion, mais sur-tout de quel étonnement prodigieux je fus frappé, d'avoir vu toute l'apparence d'un homme assassiné dans mes bois, d'un jeune homme mourant que j'avois transporté dans ma maison, que j'avois fait traiter avec toutes sortes de soins, de précautions & de secret, craignant que ce ne fût peut-être quelque aventure criminelle d'un jeune homme que cette situation-là même m'avoit rendu cher, d'un

jeune homme enfin, qui avoit été tel à mes yeux pendant plus de quinze jours d'erreur & de confiance de ma part, & de voir & de me convaincre alors que ce même jeune homme, ce même convalescent pour qui je m'étois tant tourmenté, n'étoit rien moins que tout ce que j'en avois jugé; que ce qui se présentoit alors à sa place à mes yeux, étoit une femme de Scio, étoit l'épouse du Pacha de Syrie. Eh! par quelle aventure étrange! (me disois-je à moi-même) une si jeune personne a-t-elle pû traverser les régions de Grece & d'Asie pour arriver en cette Isle? Par quels coups du fort assez bizarres a-t-elle pû se transporter des bords de l'Euphrate dans les bois de Gaah? Et quelle est l'étrange destinée qui me conduit? moi dans cette terre déserte, qui m'y fait fixer ma retraite; qui m'inspire de parcourir ces bois, à ce jour, à ce moment; qui m'y fait égarer, & qui me mene, sans le sçavoir, jusqu'au lieu même où je dois trouver cette personne étendue par terre, percée de coups de poignard, prête à expirer, & cela

cela pour que j'aye l'honneur d'une action généreuse, & pour qu'il m'appartienne à moi de la sauver. J'adorai du fond de mon ame les ressorts sacrés de la providence qui nous gouverne; je rendis graces au Tout-puissant, qui connoît ma tendresse naturelle, d'avoir daigné me choisir pour contribuer à l'exécution de ses Decrets, & pour empêcher la perte d'une créature innocente, qui sans doute lui étoit chere, & qu'il ne vouloit point abandonner.

On jugera bien que j'étois assez touché du commencement de l'Histoire de la malheureuse Daïra, pour désirer d'en apprendre la suite & la fin; mais je la trouvai si agitée, & tout à la fois si accablée de ce premier récit, que je crus lui devoir toute sorte de ménagemens & de discrétion; je la laissai en effet prendre quelque repos, pendant lequel je ne l'interrompis pas d'un mot. Après quelques heures enfin, je ne pus lui dissimuler tout-à-fait l'impatience secrète que j'avois

de l'écouter, & avec la même complaisance, elle reprit son Histoire, & la poursuivit en ces mots.

Je t'ai rendu compte de l'évanouissement qui me prit dans le Château du Pacha d'Alep, à la porte d'un appartement où j'étois attendue, pour célébrer, m'avoit-on dit, mon mariage & ma fête. Après un assez long temps, je revins à moi, un reste de vie me rendit quelque usage des sens; je me considérai couchée sur un large Divan, dans une grande Salle fort éclairée; je croyois y être seule, & c'étoit tout ce que j'étois réduite à desirer, lorsque deux Monstres vinrent frapper ma vue, & jetterent un effroi dans mes sens qui me glace encore lorsque j'y pense; c'étoit deux Esclaves noirs, tout ce que l'Abyssinie a jamais vomi de plus hideux & de plus épouvantable; tous deux s'approcherent de moi, & me parlerent; mais avec une voix plus effrayante que les siffemens des Serpens. Femme, me dit l'un d'eux, le sublime Pacha d'Alep a reçu de toi un outrage, au moment même qu'il

qu'il t'alloit faire l'honneur de t'admettre à son lit; la gloire qui t'attendoit sembloit devoir t'animer d'une force nouvelle, & te faire voler à lui. Mais les premiers pas que tu viens de faire dans son Serrail, ne lui font connoître en toi qu'une femme basse & commune, qu'une femme foible & chancellante, peu digne d'être élevée à cette fortune. Rappelle donc tes esprits & tes forces, viens t'emparer du cœur de ton Maître, & que les charmes de ta beauté y trouvent le pardon du crime, que ta première démarche t'a fait commettre; songe que dans ce nombreux Serrail tu n'es qu'une Esclave chetive, & que si la bonté de ton Maître est telle, que tu doives jouir ici d'un sort distingué de toutes les Houris qui l'habitent, tu ne sçaurois trop tôt mériter cette insigne faveur, par tes hommages, & par ton zèle à le servir. Oh! m'écriai-je! oh! juste Ciel! quelles horreurs se préparent! Retirez-vous, Monstres affreux, ou tranchez le cours d'une malheureuse vie, qui est toute en votre pouvoir.

E v

je

je le veux, mais n'attendez rien de plus, & dites à votre Maître que je suis ici pour y mourir, non pour y vivre, que ma mort est la grâce que je lui demande, & que c'est la seule qu'il soit à même de m'accorder.

Je me sentis beaucoup plus de forces que je n'en avois en effet, pour prononcer ce discours, que je présumois devoir être le dernier de ma vie; car lorsque je bravois, avec cette hardiesse, la puissance d'un homme qui me tenoit dans ses chaînes, je devois bien juger que sa vengeance alloit éclater, & d'ailleurs dans la foiblesse mortelle où j'étois, ces exclamations & ces cris me sembloient à moi-même les derniers efforts de lumière d'un feu qui n'a plus d'aliment. Ce fut dans cette extrémité que je m'abandonnai sans mesure, à toutes les imprécations qui peuvent s'exhaler d'un cœur furieux & désespéré; je ne les adressois qu'à ces monstrueux Eunuques; mais je vis tout-à-coup le superbe Pacha paroître, & je compris qu'il avoit
tout

tout entendu. Il vint à moi, il s'en approcha, & se fixa de bout au pied du Divan, les yeux roulans sur toute ma personne, sans donner aucun signe, sans prononcer une seule parole pendant un assez long espace de temps: sa présence immobile répandit dans mon ame une consternation toute étrange, si grande, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de l'interrompre dans cet état; il en sortit enfin, & vint à moi de plus près: je lui vis alors poser la main sur son cimenterre. Frappe', (lui dis je,) voilà ma tête. Malheureusement, reprit-il, 'quel est ton déplorable aveuglement; j'ai entendu tes sanglots & tes cris, & il m'a fallu les entendre, pour pouvoir penser qu'une femme dans mon Serail en pût faire; ta bouche a proféré des paroles criminelles, & qui méritent un châtement subit; mais ma bonté le diffère jusqu'à ce que tu ayes repris ton sens & ta raison; cependant pour te montrer ce que c'est que d'encourir la disgrâce de ton Souverain, & pour te forcer toi-même à recourir à

ses

ses faveurs: Eunuques, s'écria-t-il d'une voix tonnante, que cette femme à l'instant soit portée à la Tour du Soïc. Le Pacha disparut à ces mots, & je fus livrée à la merci des cruels qu'il avoit chargés de ses ordres.

Comme cette Tour du Soïc a été mon séjour quelque temps, & qu'il s'y est passé des choses que je ne dois pas oublier, je vais peindre le lieu tel qu'il est. Le Soïc est une riviere, & le Pacha d'Alep possède une maison de campagne, dont cette riviere baigne les murs; elle n'est qu'à trois milles d'Alep; ce sont plusieurs maisons rassemblées plutôt qu'une; un assez grand Parc est au milieu, fermé de doubles murailles fort élevées; entre ces deux murailles est un terrain étroit, qui en fait la circonvallation; ce terrain est le Parc aux Bêtes; le Pacha y entretient un grand nombre d'animaux féroces, que l'Asie & l'Afrique lui fournissent: dans l'intérieur, & au centre du Parc, est une assez grande cour quarrée, fermée de

de murailles plus hautes encore que celles de l'enceinte; dans cette cour passe un canal, le même qui traverse tout le Parc, que les eaux du Soïc remplissent, & qui y retournent & s'y déchargent à quelque distance delà, après avoir parcouru & arrosé le Parc, les Jardins & toutes les Salles de la Maison. C'est dans cette même cour murée & isolée, qu'on a élevé la Tour, nommée Tour du Soïc, la terreur & l'effroi des femmes du Tyran d'Alep, parce que c'est là qu'elles sont condamnées à terminer leurs déplorables jours, lorsqu'elles ont eu le malheur d'encourir sa disgrâce, ou seulement mérité ses dégoûts; c'est dans cette affreuse prison que je fus conduite & renfermée dans un instant, accompagnée de trois autres Eunuques, qui ne me quitterent plus. Tu croiras peut-être que l'horreur de cette prison ajouta encore à mes ennuis & à mes peines; mais, non, la sensibilité d'une ame humaine constamment, a des bornes, & rien ne prépare plus un cœur à la dureté

reté que l'excès des douleurs : je venois d'endurer des tourmens, des déchiremens capables de causer mille fois ma mort; ma complexion & ma jeunesse avoient soutenu ces efforts, & je n'y avois pas succombé; mais mon ame, par les effroyables secouffes qu'on lui avoit données, voyoit, pour ainsi dire, ses sentimens cessés; en sorte que je tombai dans une immobilité, qui ne laissa bien-tôt plus voir en moi qu'un être à peine vivant, qu'un corps presque inanimé, incapable de penser & de contempler son propre état; & plusieurs jours se passerent ainsi, lorsqu'un de ces jours enfin, & au lever du Soleil, le premier de mes Eunuques ouvrit la porte de ma chambre, & me dit, que j'eusse à me préparer à voir mon pere, qui marchoit sur ses pas, & qui par ordre du Pacha, venoit m'annoncer ses dernieres intentions. Mon pere parut; je le reconnus à peine, tant mes esprits étoient voilés, & mes sens suspendus. Malheureuse fille, s'écria-t-il, en quel gouffre de maux
vous

vous êtes-vous plongée, & à qui pouvez-vous les imputer qu'à vous-même? Votre délire ne cessera-t-il point? Avez-vous résolu de préférer l'infamie des prisons au bonheur qui vous est offert? Les soins que j'ai pris, les peines que je me suis données pour parvenir à vous rendre heureuse, tout cela méritoit-il d'aboutir à une si triste fin? Le Pacha, continua mon pere, est indigné de vos mépris, toute autre que vous en auroit porté la peine sur le champ, les faveurs dont il m'honore, ont suspendu les effets de sa colere; vous êtes encore maîtresse de l'appaiser tout-à-fait, & il ne vous en coûteroit que de partager la joye que lui causeroit votre retour; c'est ce qu'il m'a permis de venir vous annoncer de sa part.

Tout ce discours ne me fit pas la plus légère impression; à peine pouvois-je y prêter l'oreille, & il insista long-temps à me parler de cette sorte, sans qu'il me vint à la pensée d'y repliquer. Fille! continua-t-il, je n'ai plus qu'un mot

mot à vous dire, & ce mot feul doit vous ré-
foudre: vous êtes éprise d'un fol amour pour
un jeune Satalien qui ne penfe plus à vous; un
de mes Efclaves eft arrivé de Scio, à la côte
de Syrie, pour me rendre compte de l'exécution
de quelques ordres dont je l'avois chargé; cet
Efclave le connoiffoit, il l'a vu dans l'Isle, &
il a fçu que deux jours après notre départ, ce
jeune homme s'étoit embarqué, qu'il étoit re-
tourné dans fa patrie, & qu'il y avoit emmené
même Razzivil avec lui. A ces mots je fortis
du fond de moi-même, & jettai tout-à-coup
les yeux fur un horifon fans bornes, où je me
perdis. Je vis mon Amant fur les Mers, faifant
voile vers fa patrie; je le vis y arriver, y de-
fcendre, y trouver des objets nouveaux, y per-
dre l'image de fa chere Daïra, qu'il avoit tant
promis, avec tant de fermens, d'aimer à jamais.
Je voulus répondre, & parler à mon pere; ma
voix s'éteignit, des ruiſſeaux de larmes baigne-
rent mes joues; je demeurai immobile fort long-
temps

temps. Epuisée enfin de larmes & de soupirs, je lui adressai cette courte priere. Oh! mon pere! voyez vous-même en quel abîme d'ennuis vous avez pour jamais précipité une fille, qui avoit cru devoir tout attendre de votre tendresse, & de votre bonté. Voyez-moy dans ces noires prisons; considérez que je n'y suis que parce que vous m'avez arrachée de votre sein pour m'y faire descendre. Oh! mon pere! (m'écriai-je) en embrassant tendrement ses genoux, voyez votre enfant, cette même enfant qui ci-devant occupoit sa place en votre cœur, & qui fut toujours si vouée & si soumise. C'est Daïra, c'est votre fille qui parle, & qui vous demande à hauts cris de jeter les yeux sur ses malheurs, ne suffisent-ils pas, pour émouvoir vos entrailles paternelles, pour pénétrer votre ame de toute sorte de pitié: Hélas! disois-je, si j'implore votre assistance, qu'est-ce que j'en veux obtenir? Qu'est-ce que je demande? Que la seule consolation de retourner en ma patrie, d'y suivre un

pere, d'y passer le reste de mes jours dans une austere retraite, à ses côtés, auprès de lui: oui, de vous, dont la présence assurée me suffira pour ne rien souhaiter sur la terre; ou si je cesse à vos yeux d'y mériter le glorieux nom de votre fille, que je vous suive comme une simple Esclave; je m'en impose, s'il le faut dès ce moment, tous les devoirs. Que votre erreur est déplorable, avengle Créature, interrompit-il à demi-voix, & d'un ton qui ne me fit que trop connoître combien il étoit tranquille, & combien peu je l'avois ému: Vous élevez au Ciel des vœux inutiles & superflus: quoi! mon pere m'abandonne! Frémissez, reprit-il, infortunée Créature, & apprenez que vous n'êtes point ma fille. Vous en avez mérité le nom, & mérité peut-être qu'il vous fût dû; mais je ne puis vous voir errer plus long-temps dans les ténèbres de votre état. Vous m'avez été livrée dans votre enfance; je vous ai reçue des mains d'un pere proscrit, & les soins paternels que j'ai pris de
vous

vous, vous ont jettée dans l'illusion. J'ai pensé plusieurs fois vous instruire de votre naissance, & de l'événement qui vous a fait tomber en ma maison; mais considérant qu'il eût fallu vous raconter la tragique histoire de votre véritable pere, qui ne vit plus, ou qui, s'il respire encore, doit être, en quelque part du monde qu'il habite, le plus infortuné de tous les hommes; j'ai cru mieux faire, de flatter jusqu'au bout votre ignorance & votre erreur, & de vous dérober à de tristes lumieres, qui ne pouvoient servir qu'à vous éclairer sur la désolation totale de votre famille. C'est donc pour adoucir, ou pour réparer en quelque maniere le fatal avenir, dont je vous ai vue menacée, que j'ai conçu le dessein de vous remettre dans les bras du Pacha d'Alep, & comme je n'ai plus rien à vous celer, après ce que je viens de vous dire, & qu'il faut indispensablement que vous subissiez le sort qui vous attend, je vous annonce que vous ne sçauriez trop tôt vous élever au rang de son épou-

F i j

se ;



fe; que votre ambition doit se réduire à mériter les graces de votre Maître, afin de parvenir à vous faire distinguer de tant d'autres femmes qu'il aime & qu'il chérit: je vous laisse donc en sa puissance, & vous fais un éternel adieu.

On a pu jusques-là me suivre dans les premières horreurs de ma destinée: mais je le demande? Quelle est l'ame sensible qui ne me perdra pas de vue dans l'abîme où ce dernier coup m'engloutit, & où mes sens furent confondus? Comment se représentera-t-on une fille à mon âge, nourrie dans la maison d'un pere, élevée par ses soins, qui ne voit dans ce pere qu'une autorité légitime qu'elle respecte; qui ne reçoit de ce pere que des bienfaits qui l'attachent & la soumettent encore plus; une fille enfin, qui d'un état si tranquille & si doux, ne peut s'attendre qu'à passer dans un autre, différemment heureux, qui sent même déjà que son cœur l'y porte à la vue d'un Amant aimable, & peu à peu d'un Amant qu'elle aime, & qu'elle aime
enfin

enfin à l'excès. Qui pourra, dis-je, se représenter une fille en cet état, enlevée soudain par ce même pere, transportée par les Mers dans un Sérail affreux, pour y subir le plus indigne esclavage, pour y être condamnée, livrée à ses barbares volontés, à ses affections furieuses, ou à la peine d'une infernale prison. Certes, qui pourra se faire une image de toutes ces choses, gémera dans le fond de son cœur, à la vue de l'innocence accablée à ce point: ses cris arracheront la pitié de l'ame la plus insensible; on ne verra point une fille expirante sur ce lit de douleurs, implorante le secours des Dieux & des hommes par des gémissemens, par des sanglots, par des torrens de larmes, qu'on n'en soit touché & attendri au point d'en répandre soi-même.

Et si le Ciel semble encore ne pas l'abandonner entièrement; si quelque espoir lui reste, quand elle pense qu'un pere qui l'aime, ignore l'excès de ses peines, qu'il en fera peut-être

instruit, que la nature alors se fera mieux connoître & lui inspirera les moyens de les faire finir; si l'image de l'Amant passionné qu'elle adore, se présente sans cesse à ses yeux; si enfin l'amour extrême qu'il a pour elle, soutient son ame en de si terribles épreuves, & lui promet des miracles pour la délivrer des tourmens qu'elle endure: Je le demande? Quel est le mortel sur la terre qui ne frémiroit pas de voir l'affreuse vérité se dévoiler, se présenter aux yeux de cette malheureuse fille, son pere mort, & son Amant perdu pour jamais.... Détournons-nous d'un tableau si funeste, il ne pourroit que rouvrir en moi des playes mortelles, & de nouvelles douleurs, que je n'aurois pas la force de supporter; elles seroient aujourd'hui plus violentes & plus dangereuses que dans la Tour du Soïc, où j'en fus atteinte, & où je me rappelle, que tout ce qui se passa dans mon ame pendant même un nombre de jours, ne fut qu'un égarement, qu'un bouleversement général de mes sens & de ma raison:

raison: elle en fut étrangement affoiblie; c'est l'effet ordinaire, & le terme commun, où l'extrême souffrance nous amene; cependant il arrive ensuite, & je l'ai tant de fois remarqué, qu'en quelque situation toujours déplorable, & toujours la même qu'on soit réduit, l'activité naturelle de notre imagination se combine & se retourne de tant de manieres, qu'au défaut des foulagemens réels qui nous manquent, elle parvient à en créer d'imaginaires, à l'aide des fantômes & des illusions qu'elle produit, & auxquels elle nous accoutame à la fin; & c'est par de tels prestiges qu'elle est quelquefois capable de charmer les plus grands maux, du moins pour un temps, parce qu'il semble alors que ce qui nous reste de raison, se retienne & s'arrête, & qu'elle craigne elle même de nous en faire sentir l'imposture & l'erreur.

C'est ainsi qu'étendue par terre sur les bords du Canal qui traversoit la cour de ma prison je passois les journées entieres dans cette cour,

F i v

où

où la lumière du jour pénétrait à peine, au travers d'un grand nombre de Cyprès d'une hauteur énorme, qui y étoient plantés; c'est ainsi, dis-je, que mon cerveau allumé, séduisoit mes sens assoupis, par des songes frivoles & des visions chimériques, par lesquelles, néanmoins, je cherchois à m'égarer dans l'avenir. Tantôt, j'imaginois que ce pere infortuné proscrit, dont on m'avoit annoncé la mort déplorable, respairoit peut-être encore dans quelque part du monde; que les decrets impénétrables du Ciel me réservoient à le revoir & à le reconnoître par quelque événement, que je ne prévoyois pas; que le moment viendroit peut-être, où lui-même briseroit mes chaînes, & où je verrois, pour sa fille & pour lui, recommencer des jours heureux. Tantôt, je me flattois que le cœur du Pacha d'Alep ne feroit pas toujours sans remords; que poussé à bout par les efforts de ma haine & de mes mépris, il trancheroit le cours d'une vie qui m'étoit à moi-même odieuse, & termineroit

neroît mes maux ainfi; ou que plutôt il auroit la générofité de me remettre entre les mains du Marchand de Scio; ce Marchand perfide, pour qui j'avois eu des fentimens fi tendres, fi conformes à ceux que l'enfant doit au pere: fentimens, hélas! que je ne pouvois pas encore arracher de mon cœur. Quelquefois, je fongeois que mon Amant alloit paroître, & payer de tous fes trésors le prix de ma rançon; je le voyois; je lui parlois, nos tranfports fe confondoient dans nos ames, je m'envrois de fes regards; mon cœur s'en épuifoit. Misérables fantômes, déplorables illufions, anéantis comme l'éclair fuivi de la foudre, qui sembloit après tomber fur ma tête, & me précipiter dans de nouveaux abîmes de douleur!

Les jours de ma captivité s'écouloient dans ce cruel mélange d'efpérances imaginaires, & de tourmens réels & continus, & lorsque je rappellois ma raifon pour m'en rendre compte, tout m'annonçoit que je n'en verrois jamais la fin,

Un jour étant affise au pied d'un de ces tristes Cyprès, les yeux fermés sur moi-même, & tout ouverts à la contemplation de ma destinée, j'entendis marcher autour de moi; c'étoit un des Eunuques qu'on avoit commis à ma garde, & le plus humain des trois. Jeune femme, me dit-il, écoute-moi, je te confie un secret important; le Pacha, notre Maître, est attaqué depuis peu d'une maladie violente, les Médecins d'Alep en sont troublés; ils ont employé inutilement tous les secrets de leur art; on va envoyer en toute diligence à Samofate, où demeure le fameux Bezzoudour, le plus éclairé des Astronomes & des Médecins de toute l'Asie; mais l'opinion du Serrail est, que si Bezzoudour employe, pour arriver, les quatre journées de marche, qu'il y a de Samofate ici, il fera un inutile voyage, parce qu'avant cela, le Pacha succombera sans doute à son mal. Mets donc, continua-t-il, plus de confiance au Dieu tout-puissant qui dispose des hommes, & qui régit

régit les choses de la vie à son gré. Ton esclavage est peut-être prêt à finir, du moins à changer, & s'il change, ce sera pour toi toujours un soulagement.

La vérité m'est sans cesse présente; je ne connois que son langage; je trouve ici de quoi m'humilier, de quoi rougir, si je développe ce qui se passa alors dans l'intérieur de mon ame; mais c'est une foiblesse pardonnable dans les horreurs d'une prison, & la confusion que j'en ai, suffiroit pour m'en punir. J'avourai donc que le discours de l'Eunuque, qui me surprit & me frappa, porta dans mon cœur une joye tumultueuse, dans laquelle je crus aussi-tôt voir la mort assurée de mon Tyran, & ma prison ouverte; je sentis renaître subitement toutes mes forces; j'eusse été capable à l'instant de partir, & de fuir la Syrie jusqu'aux extrémités de la terre. Je rendis graces sans doute à mon Eunuque de cette nouvelle; je l'intéressai à mon malheur; je le priai de se faire instruire exactement

ment

ment de l'état du Pacha, de m'en faire part à toutes les heures, & s'il se pouvoit, à tous les momens de chaque jour; il me le promit, & il n'y manqua pas; nos intérêts sur cet événement étoient en quelque maniere communs; car le Pacha d'Alep ne déployoit pas toutes ses rigueurs sur moi seule; il paroissoit être la terreur de tous ceux que le destin avoit condamnés à le servir. Je jugeois son ame sans pitié; je croyois au moins qu'il n'en pouvoit sortir que des injustices & des haines; aussi son Palais à mes yeux ressembloit-il plutôt à de vastes prisons, qu'au Serrail d'un Seigneur puissant; mes plaintes & mes gémissemens me sembloient y en exciter d'autres, & y perpétuer l'image de la désolation; loin d'y voir un séjour semblable à ces Serrails des Princes d'Orient, où les jeux & les fêtes font l'occupation & les devoirs des femmes, & où leur Maître partage avec elles tous les plaisirs qu'elles s'étudient à lui donner; ce n'étoit pour moi qu'un Palais de tristesse & de deuil,

qu'un

qu'un assemblage d'infortunés, de tout âge, de tout sexe, livré à un éternel tourment.

Il est aisé de comprendre quelle fut mon inquiétude & mon agitation sur la suite, & l'événement de cette maladie. Zoah, mon Eunuque, m'instruisoit de tout ce qu'il en pouvoit apprendre; quelques jours se passerent, pendant lesquels le Pacha perdit peu à peu ses forces, & fut enfin déclaré hors de toute espérance, lorsqu'au moment même on entendit crier les Janissaires qui gardoient l'extérieur du Sérail; ces cris étoient des cris de joye: Dieu soit loué, disoit-on, voilà le célèbre Bezzoudour qui arrive, & qui va sauver notre Maître: Ce fut une rumeur extraordinaire; elle parvint jusqu'à mon Eunuque, qui m'en informa sur le champ; on fit précipitamment passer l'Astrologue dans l'appartement du Pacha; il prit tous les éclaircissemens qu'il jugea nécessaires sur les causes & sur l'état présent de sa maladie; il y appliqua toute son intelligence & tous ses soins, qui réussirent si
mer-

merveilleusement, qu'en très-peu de temps il arracha le Pacha des mains de la mort, & qu'il le remit dans une pleine convalescence.

Toute la Ville d'Alep ne manqua pas de donner les marques extérieures d'une joye éclatante pendant plusieurs jours; c'étoient des feux, des illuminations, partout des chants à l'honneur de Bezzoudour, par lesquels on l'élevoit au-dessus des autres hommes, comme si c'eut été quelque nouveau Prophète envoyé parmi eux. Les Officiers de la Maison du Pacha se rendirent chez lui; tous les principaux de la Ville, à leur exemple, s'y rendirent aussi. Le Pacha lui-même se voyant enfin retabli d'une manière presque miraculeuse, conçut une opinion extraordinaire de la science & des talens de Bezzoudour; il envifagea cet Astrologue comme un autre Avicenne, comme un trésor précieux qu'il eut fort souhaité conserver à Alep, & il lui défera toutes fortes d'honneurs.

Zoah

Zoah mon Eunuque m'apprit que les fêtes & les réjouissances du peuple, ainsi que les louanges qu'on donnoit à ce Philosophe, avoient extrêmement flatté le Pacha, & répandu dans son ame une sérénité, une joye que personne jusqu'alors ne lui avoit encore connue; & j'eus moi-même une preuve évidente de cette métamorphose en lui, lorsque quelques jours après il m'envoya un Officier de sa Maison pour me dire qu'il consentoit à finir mes peines, & qu'il comptoit que ces premières épreuves me feroient rentrer dans mes devoirs.

On me retira de la Tour du Soïc, & je n'eus que le Parc à traverser pour entrer dans une grande Gallerie, d'où l'on me fit passer en plusieurs Salles, & enfin dans celle où il m'attendoit. Approche-toi, me dit-il, sans crainte; viens, fille de Scio, je t'offre une place à mes côtés, tu t'es rendue criminelle à mes yeux au moment même que le Ciel t'a mise en ma puissance; mais il en coûte moins de pardonner que
de

de punir lorsque le cœur en donne le conseil. Juge si tes premiers regards, quoiqu'allumés d'une indigne colere, ont pénétré mon ame de tendresse & de pitié; juge de l'empire que je t'aurois cédé sur elle, si la tienne eut été capable de sentimens plus doux & plus conformes à ton état. Je pardonne, continua-t-il, à ta fragile jeunesse. Je te fais libre dans mon Sérail; je t'y admets au premier rang de mes femmes; viens prendre part à la joye universelle que le rétablissement de ma fanté fait éclater dans tous les cœurs, & mérite par tes sentimens, autant que par tes charmes, de passer près de moi des jours paisibles & fortunés.

Ce discours me fit une vive impression. Je voyois devant mes yeux le maître de ma vie: à peine étois-je sortie de l'horrible prison où il auroit pu me la faire consumer dans les tourmens, je me voyois condamnée à la passer cette vie dans l'esclavage, & maîtresse pourtant d'en adoucir en quelque maniere la rigueur;

d'ail-

d'ailleurs sans secours, sans appui, abandonnée de toute la nature, mes cris au Ciel tant de fois élevés en vain, tant de fois ayant attendu des miracles d'amour, & tant de fois m'étant convaincue par moi-même que mon Amant devoit être à jamais perdu pour moi. Hélas! à qui pouvois-je avoir recours en cette accablante extrémité! je voudrois que la vertu, que la sainteté me parlât elle même, & me fit connoître aujourd'hui la voye que j'eusse dû prendre alors pour conserver toute l'innocence, toute la pureté de mon cœur, en me préservant des nouveaux coups que je voyois suspendus sur ma tête. Voici cependant ce que je fus capable de lui répondre, lorsque je m'apperçus que mon silence étoit déjà prêt à l'aigrir: Seigneur, (lui dis je) je sçais que je suis votre Esclave, que ma destinée est dans vos mains; je comprends que si le Ciel a voulu me faire survivre à l'infamie des prisons où vous m'avez précipitée, c'est qu'il a résolu sans doute de conserver mes jours dans

ce Sérail à votre fuite; & si telle est sa volonté, je me prosterne devant ses decrets: mais (ajoutai-je) s'il est vrai que vous ayez déjà jeté des yeux de pitié sur moi, si ma timide, si ma tremblante jeunesse a donné des bornes à votre courroux, je vous implore aujourd'hui pour obtenir des bornes à vos bontés: vous me voyez sans forces, sans vie, chancelante, accablée, & presque détruite par tous les maux que vous m'avez causés. Confidérez que les tristes soupirs qui s'élancent du fond de mon ame paroissent en être les derniers soupirs. Je tombe à vos pieds mourante, & j'implore votre compassion. Je n'eus pas en effet la force d'aller plus loin. Le Pacha me parut satisfait de ce premier retour vers lui; il me tendit les bras, me releva, & ordonna ensuite que l'on me conduisit dans l'appartement qui m'étoit destiné.

Mes Eunuques m'y suivirent, des femmes esclaves y vinrent; je trouvai des baigns prêts, des rafraîchissemens & des parfums; les jours sui-

vans

vans furent les mêmes, on eut pour moi toutes fortes d'empressements, de vigilance & de soins: mais bien loin que ces nouveaux traitemens fussent capables de me rendre mes forces & ma santé, je sentis qu'elle s'affoiblissoit d'un jour à l'autre, au point, que bientôt après je tombai dans une maladie de langueur qui fit juger que j'étois près de ma fin. On s'efforçoit de me donner tous les soulagemens imaginables, toutes les consolations possibles, mais sans succès. Mon Eunuque Zoah, qui s'étoit attaché à moi plus particulièrement que les autres, en ressentoit de vives inquiétudes: ma seule consolation étoit de voir par ses veilles, par ses soins, les mouvemens de son affection. Il rendoit compte au Pacha tous les jours de l'état de ma maladie. Il lui en fit un jour un tableau si triste & si touchant, que le Pacha se transporta dans mon appartement lui-même pour s'en instruire par ses propres yeux; il m'en parut attendri: Seigneur, lui dis-je, voilà enfin votre Esclave expirante; n'imputez qu'à

G ij

vous-

vous-même la perte que vous en allez faire; vos févérités m'ont mise dans cet état, & sont cause que je vais perdre une vie que je connois à peine encore, & que je ne sçauois regretter; je ne dois pourtant pas la quitter sans vous apprendre que jamais je ne me suis crue destinée à l'esclavage, que je me suis toujours sentie en droit de disposer de mon cœur & de ma main; que ces sentimens son nés avec moi, & n'ont jamais pu faire place à d'autres; que s'il y a eu un homme capable de me dérober le secret de ma naissance & de mon état; que si un Marchand de Scio a bien pu être assez perfide & assez inhumain pour m'enlever & me livrer, comme il a fait, à une odieuse captivité, j'ai des graces à rendre au Maître des Maîtres, dont la main va me fermer les yeux: je les lui rends du fond de mon cœur, de m'enlever dès la fleur de la jeunesse la plus tendre, & de me reprendre dans son sein sacré, telle que j'étois; & que je suis.

A ce

A ce discours le Pacha fut ému à la fois de colere & de pitié, le fidèle Zoah s'en aperçut; il se prosterna à ses pieds, & lui dit: puissant Roi de Syrie! sois favorable à la priere que te va faire le dernier de tes Esclaves, mais le plus ardent & le plus zélé: tu vois périr cette jeune femme à tes yeux, c'est la plus belle fleur de tes Jardins, qu'un souffle impur va détruire lorsque tu peux l'en garantir: Hélas! elle t'est chere, & nous le sçavons; les soins que tu nous as ordonné de prendre autour d'elle nous le prouvent assez; ta vengeance, & tes attendrissemens enfin ne permettent pas qu'on en doute. Comment donc te résous-tu à voir l'Ange de la mort prêt à te l'enlever? Si tous les Eunuques, Astrologues & Médecins de ton Palais ont épuisé leur science, ne te reste-t-il pas une ressource infailible, celle même à qui tu dois le jour? Quoi, tu possèdes dans la Ville d'Alep le plus éclairé des Sçavans de l'Asie, le plus célèbre des Philosophes & des Médecins, & ton humanité, & ta bonté, & ta compassion

pour cette jeune femme, ne te permettront pas dans une conjoncture si triste de franchir une fois l'austere bien-séance de ton Sérail. Permits donc que le fameux Bezzoudour en ait l'accès, souffre qu'il pénètre jusques dans cet intérieur, & fois témoin toi-même de ce qu'il prononcera sur la durée des jours de cette jeune Infortunée, de ce qu'on pourra encore en attendre, ou de ce qu'il faut en désespérer.

J'y consens, reprit le Pacha, mais qu'elle sente le prix du sacrifice que je lui fais, car je jure que si après son rétablissement, je ne vois point par son zèle & ses empressements, une reconnoissance sans mesure égale à ma bonté; elle doit s'attendre à une vengeance capable d'aller encor au-de-là. Alors il appella un Esclave, & lui ordonna d'aller chercher Bezzoudour; il parla bas à mon premier Eunuque; je compris qu'il donnoit ses ordres pour toutes les précautions qu'il vouloit que l'on prît, avant que Bezzoudour fût arrivé; en effet, je vis fermer toutes les ouvertures,

res, toutes les fenêtres de ma chambre; je vis étendre un drap de foye autour de mon lit, & ce drap de foye m'enfermoit de maniere qu'aucune lumiere de ma chambre n'auroit pû pénétrer jufqu'à moi; en peu d'heures j'entendis un grand monde entrer dans cette même chambre, c'étoit le Pacha, fuit de Bezzoudour & de plusieurs Eunuques: quatre de ces Eunuques portoient des flambeaux, & fe tenoient autour de moi; quatre autres, le fabre à la main, environnoient Bezzoudour; c'est de Zoah que j'appris le lendemain toute cette formalité; on apporta des Carreaux; on les rangea fur le tapis de ma chambre; le Pacha vint s'afleoir près de moi, Bezzoudour de même à mon chevet, en forte que fans pouvoir percer la nuit obscure au dedans de mon lit, je ne laiffois pas de fentir que le feul drap de foye nous féparoit. Le Pacha enfuite s'adreffa à Bezzoudour, & lui dit: homme célèbre, & digne de toutes louanges, toi qui m'as garanti d'une mort prefque certaine, vois quelle éminente place tu tiens dans mon estime, puisque

G i v

contre

contre toute règle je te donne l'entrée dans l'intérieur de mon Palais; mais si ta haute sagesse m'y détermine, je t'avouerai que j'y suis encore excité par l'intérêt violent dont mon cœur est épris pour une de mes femmes, près de laquelle je te fais asseoir; j'envisage avec effroi le danger de sa vie; elle est atteinte depuis quelque temps d'une langueur qui tous les jours s'augmente, & qui semble annoncer une déplorable fin. Je veux donc que tu déployes ici tous les secrets de ton art, que l'effort de ton génie te guide & t'élève, & te fasse porter tes regards jusques sur la table de lumière, pour y lire l'arrêt de son destin. Seigneur, lui répondit Bezzoudour, je vous ai voué mes services, tout ce qui approche de votre personne les mérite & les exige comme vous même; la langueur effrayante dont votre jeune femme est atteinte, peut encore recevoir des secours humains, & les miens peut-être auront leur succès; mais s'il faut que je juge de l'état de cette femme sciemment; il faut que je

fois

fois premierement instruit de l'état du sang qui coule dans ses veines, & c'est ce que je ne puis connoître, si vous ne m'autorisez à tenir son bras dans ma main; ce drap de soye qui nous sépare, me garentira sous vos yeux de l'immodestie qu'il y auroit à la toucher; & rien n'empêchera qu'au travers de ce même drap de soye, je n'aquiere la premiere connoissance dont je ne puis me passer. J'y consens, dit le Pacha.

Bezzoudour alors m'adressa la parole, & me dit: femme d'Aly, soulevez votre bras, faites qu'il pose sur ma main, mais j'étois dans un si grand assoupissement, mon ame, ainsi que mes yeux, étoient plongés dans de si profondes ténèbres, que j'avois à peine l'esprit présent à ce qui se passoit. Bezzoudour répéta: femme d'Ali, soulevez votre bras, & le posez sur ma main. A ces derniers mots je revins à moi, je soulevai ma tête, mes yeux s'entr'ouvrirent comme dans le cours d'un songe qui se trouve interrompu, où l'on ne sçait encore si l'image qui

fuit est chimérique ou réelle. Mais Bezzoudour pour la troisiéme fois me dit d'un ton plus élevé: femme d'Aly, entendez-moi, posez votre bras sur ma main; je levai donc mon bras tout tremblant, je l'avançai & le pouffai contre le drap de soye qui me touchoit, & je sentis que sa main le reçut: il le tint quelque temps dans cet état; mais un profond silence régna dans toute la chambre, & on entendit ces paroles: J'atteste le Ciel, que si le bras que ma main supporte est orné d'un Bracelet de six Chaînes d'or, que si ce Bracelet est orné de douze Diamans blancs & noirs, quiconque le possède doit espérer la fin prochaine de ses douleurs. Qu'entens-je! Quelles paroles! est ce que je rêve! non, je veille, (me disois-je,) c'est lui qui me parle, c'est lui-même, & par quel miracle cela devient-il possible? Une vapeur brûlante s'alluma subitement dans ma tête, je me crus transportée dans le vuide des airs, parmi des feux & des fillons de lumiere, que mes foibles

bles yeux ne pouvoient soutenir; tout ce que j'entendois n'étoit que prestiges & illusions, mon cœur qui en ressentoit un trouble & un désordre inconcevable, ne suffisoit pas encore à m'en persuader. Quoi! ce Philosophe célèbre, cette lumiere de l'Asie, ce Bezzoudour venu de Samosate en ce Palais, pour y sauver la vie au Pacha, qu'on amene pour sauver la mienne, jusqu'au chevet de mon lit; ce même Bezzoudour, (me disois je,) fait place ici à mon Amant. qui me ferre actuellement la main; lui de qui je me croyois entièrement abandonnée; lui que je pensois être au-delà des mers, dans les bras de quelque nouvelle épouse, prêt à éteindre ses premiers feux; lui dont j'eusse voulu effacer mille fois l'image, qui seule caufoit tous mes malheurs, & qui seule me donnoit le courage de les supporter? Quoi! c'est lui que je ne puis voir, mais que je sens à mon chevet, qui tient ma main, qui l'enveloppe & l'enferme dans la sienne, à la face même de notre

enne-

ennemi! J'étois transportée si loin de moi-même, que toute cette aventure me paroissoit à perte de vuë; il m'avoit été défendu de parler, de prononcer un seul mot, hélas! quand j'aurois été libre de le faire, l'épuisement de mon ame étoit si grand, que chaque mot se feroit évanoui sur mes lèvres; que mes plus grands efforts n'auroient pu éclater que par des soupirs profonds; aussi sentis-je tout-à coup les esprits de ma vie, passer dans cette main que soutenoit mon Amant, ou plutôt dans sa main même, dont le toucher m'enleva dans une espece d'extase & de ravissement; image de ces joyes célestes, qui sont trop au-dessus des sensations humaines, pour qu'on puisse les contenir.

Mais que devint pendant cela mon adorable Belzek? il ne me resta pas la faculté d'y penser; je m'en informai tremblante après cette scène. Zoah m'apprit qu'il avoit fait une assez longue seance à mes côtés, qu'il avoit obtenu du Pacha la permission d'en faire encore une;

j'entendis moi-même

me le reste de leur conversation, qui finit par ces mots. Seigneur! dit le prétendu Bezzoudour, je remets trois tablettes pour l'usage de cette personne; elles renferment un baume précieux: que cette jeune femme les reçoive de votre main aussitôt que je me serai retiré; peut-être arrivera-t-il qu'elles opéreront en elle un prompt soulagement. J'entendis alors du bruit & du mouvement, Belzek suivit le Pacha; tout disparut: mais il est vrai que si la perte de mon Amant, si les cruautés du Pacha m'avoient accablée de douleurs mortelles; cet événement qui fut pour moi un vrai miracle, fit en moi tout à coup aussi le miracle de ma guérison, & tout sembloit y concourir: quels charmes en effet ne répandoit-on pas dans mon cœur, quand j'entendois ce Palais retentir du nom de Bezzoudour, lorsque mes Femmes & mes Eunuques autour de moi, s'entretenoient incessamment des prodiges qu'on lui voyoit faire, non seulement au Sérail, mais encore dans toute la ville d'Alep, où j'apprenois qu'il aqué-
roit

roit de jour en jour l'amour des Grands & des petits, affissant les uns, éclairant les autres, ne s'occupant qu'à servir tout ce qui se présenteoit? Non certes, me disoient mes Eunuqués. Bezzoudour n'est point un homme semblable aux hommes ordinaires, à ceux même dont on vente la plus haute sagesse & la science profonde. Qui dit un sage parmi nous, dit un homme de qui les passions sont à couvert, sous le manteau des années, de qui la science est le fruit ordinaire d'une longue expérience, de qui le sçavoir & la sagesse sont toujours gravés sur son front, & Bezzoudour n'y porte que les graces de l'aimable adolescence. Il paroît parmi nous, bien moins sous l'apparence d'un Philosophe, que sous la forme de ces Génies bienfaisans, qui se plaisent quelquefois à se confondre parmi les hommes, pour les secourir dans leur vie, pour les conduire & les mener à des douceurs & à des biens, que d'eux-mêmes ils n'y trouveroient pas; non, certes! répétoient-ils, Bezzoudour n'est

n'est point de la classe commune des hommes, ni de celle même des Sages d'Orient. Je les écoutois sans les interrompre, toute occupée de l'image de mon Amant, que ces discours paroient & embellissoient encore à mes yeux: c'étoit une fête au-dedans de mon ame; j'y voyois Belzek, en effet, comme un Ange de lumiere, prêt à me donner ses tout-puissans secours contre mon oppresseur & mon tyran. Je me confidérois captive dans une triple clôtüre, environnée d'Esclaves vigilans; mais comme si le Ciel même m'eût parlé, j'attendois tranquillement le moment infallible, où mon Amant, comme un autre Génie, devoit renverser ces murs & m'enlever de cet infâme Sérail. Je sçavois qu'au cinquième jour suivant, il reviendroit prendre sa place auprès de moi; je n'ignorois pas qu'il ne me seroit point permis de l'y voir; mais quoique le voir fût sans doute alors l'objet de mes vœux, je ne sçais quelle sécurité intérieure, m'empêchoit de m'en affliger. J'étois la plus

con-

contente & la plus fortunée des femmes, de penser seulement qu'il reviendrait à mes côtés; que nous pourrions encore presser le drap de foye que l'on opposeroit entre nous; que mon cher Belzek reprendroit la main de sa chere Daïra; qu'il la tiendrait encore dans la fienne; que nos ames s'y réuniroient, & que par des liens toujours invisibles, & des élancemens toujours plus violens, elles s'enchaîneroient de nouveau, pour se pénétrer l'une de l'autre, plus intimement que jamais: je dévorais avec transport toutes ces espérances, & l'intervalle du temps qui s'écoula, ne fut pour moi qu'un songe délicieux; rien ne le troubloit en effet que la contrainte que j'avois à m'imposer, pour dérober à mes Eunuques la connoissance de ma secrette joye, & de mes douces agitations, que je m'efforçois de renfermer au-dedans de moi-même, & qui quelquefois dans mes mouvemens, dans mon maintien, jusques dans mes regards, perçoient & se dévoiloient encore malgré moi.

C'est

C'est ainsi que j'attendois ce jour promis il arriva enfin; mais, oh jour terrible! & comment oser se rappeler, se représenter & se peindre ma chambre de toutes parts fermée, le dedans de mon lit inaccessible à toute lumière par le même drap de soye dont il étoit entouré; le Pacha au pied de ce lit, Belzek à mon chevet, environné d'Eunuques, les torches & les fabres à la main; comment sans frémir imaginer l'appareil de cette seconde visite, lorsqu'on sçait ce qui s'y passa. Etant donc extrêmement attentive à ses mouvemens, aussitôt que je le jugeai assis à mon chevet, je lui tendis le bras d'abord; ma main cherchoit celle de mon Amant, aurois-je pû la retenir? Mais pendant un assez long-temps, je ne sentis point la sienne s'avancer de même, & rien ne pouvoit servir à m'en expliquer la raison, car il regnoit alors dans toute ma chambre un grand silence, qu'à la fin le Pacha interrompit par ces mots. Je t'ai donné, Bezzoudour, une preuve signalée de l'opinion

Tome I.

H

que

que j'avois de ta haute vertu; tu vois que je t'en donne une nouvelle. Les sentimens de ton cœur y répondront-ils jusqu'au bout? Seigneur, reprit le prétendu Bezzoudour, je conçois par les efforts que vous vous faites pour transgresser la regle des Sérails, pour me faire pénétrer jusques dans l'interieur du vôtre, combien vous touche & vous importe la vie & la fanté de cette précieuse femme. Non, reprit le Pacha, tu ne sçais pas encore à quel point, & je vais te l'apprendre. Tu m'as donné trois Tablettes pour son usage, je n'ai pu me defendre de les examiner par moi-même, pour connoître le baume qui y étoit renfermé; je les ai rompues ces Tablettes: regarde, continua-t-il, ce que j'y ai découvert: à l'instant il en tira une, qui se trouva n'être qu'une écorce sèche & fine, dans laquelle étoit renfermée une petite feuille de papier roulé: Tiens, dit-il, regarde cet Ecrit que je tiens en mes mains: as-tu la force & l'impudence de lever les yeux jusqu'à moi? Tu
ne

ne le peux, ou tu ne l'oses: écoute-moi, je vais te lire ce qu'il contient. Le Pacha accompagna ce discours de ses regards sinistres, & lut hautement ce peu de mots. *Daira, idole de mon cœur, ton affreuse captivité me fait gémir plus que toi; j'entreprends de t'en délivrer, fallât-il pour cela des prodiges & des miracles, repose-t-en sur mon amour.* Fourbe infigne! s'écria le Pacha d'un ton foudroyant: quelle est ton audace? mais quelle est ta perfidie? Je te défère les plus grands honneurs; je te comble de mes bienfaits; je te reçois dans mon sein, & c'est dans mon sein, dans mon propre sein, que tu conçois le projet abominable d'enlever ma femme à mes yeux. Tu mourras. Ciel! m'écriai-je, arrête, malheureux, ou frappe-moi des premiers coups: je prononçai ces paroles avec des cris à fendre la voûte, & je m'agitai tout-à-coup avec tant de transport & de violence, que je rompis & brisai ce qui m'environnoit, les rideaux de mon lit, le drap de foye, tout se sépara & tomba

H ij

par

par terre, & me fit voir auprès de moi le Pacha interdit & glacé; & comme si quelque furie m'eût soudain prêté sa force & sa rage, je portai tout-à coup la main sur son poignard, je le tins dans ma main flamboyant, & lui dis: Tyran! si mon Amant est ta victime, tu vois en moi son vengeur; je vais percer de mille coups ton cœur barbare, ou le mien; & j'étois, le bras levé, mes yeux enflammés, tout dévorans les fiens, toute prête à lui porter un coup mortel. Ma témérité l'effraya, & lui fit faire quelques pas en arriere. Cette action répandit dans toute la chambre une épouvante & une horreur, qui s'accrut encore par un plus profond silence, par la consternation répandue sur la face de tous ces noirs Eunuques à la lueur de leurs torches funébres, à l'éclat de leurs cimenterres suspendus sur la tête de mon Amant; mais je le vis tout-à-coup s'approcher du Pacha d'un pas assuré, & lui adresser ces paroles.

Pacha

Pacha, vois ce que peut dans nos ames, un amour à la fois excessif & malheureux. L'audace de Daïra te le fait connoître autant que ce billet te l'a appris; je paroïs coupable à ton égard, mais j'ai rempli mes devoirs auprès d'elle. Ferme un instant les yeux sur l'affreux tableau de cette scène, & prête l'oreille à la vérité qui te parle. Daïra est en ton pouvoir aujourd'hui, mais apprens que son esclavage ici n'est que l'effet d'une trahison détestable; tu l'as reçue des mains d'un Marchand de Scio; tu la confonds en ton Sérail parmi les femmes qu'un fatal destin a fait naître dans les pays conquis & subjugués par les Sultans, & qui trouvent dès le berceau les loix de leur esclavage écrites sur leur front: connois Daïra, vois en elle une fille Turque, de qui l'état est libre, & qui peut t'attirer de redoutables ennemis. Sçache que je suis en état de t'éclaircir cette vérité, de t'en convaincre, & de demander justice de l'oppression que souffre ici, dans un séjour odieux,

H iij

une

une fille libre & indépendante, contre laquelle tu ne peux rien, sans violer injurieusement les loix qui la protègent; mais apprens tout, & connois-moi comme elle. Je ne suis point ce fameux Bezzoudour de Samosate: Tu vois en moi un jeune Etranger sorti de sa patrie, & prêt à y retourner lorsque je pourrai remporter avec moi le bien qui m'a été ravi; c'est Daïra que je vois souffrante dans une indigne captivité; c'est elle qu'un perfide Marchand a bien pu arracher de mes mains, dans le temps même, qu'à la face du Ciel, nous nous faisons, l'un à l'autre, le serment inviolable d'être unis à jamais; c'est cette moitié de moi-même, sans laquelle je ne puis vivre, après laquelle je cours, qui m'a fait entreprendre de suivre jusqu'à la fin son sort, & d'en faire le mien; on l'a arrachée de mes bras: je l'ai suivie pour la sauver; je suis parti de Scio comme elle; je me suis rendu à Alep, résolu d'y passer le reste de ma vie plutôt que d'en sortir sans elle. J'ai tenté plusieurs projets, ton

im-

impénétrable Sérail les a tous détruits. Le Ciel enfin a permis que tes jours fussent menacés d'une fin prochaine, & que j'aye sçu que tu déferois le Médecin de Samosate: j'ai trouvé le moyen d'empêcher qu'on y fût; on n'y a point été, & après quelques jours écoulés, je me suis fait annoncer, comme si c'eût été Bezzoudour lui-même. Je te demande ici, Pacha, de considérer un moment qu'on m'a rendu maître de ta destinée, que ta vie a été en mes mains; que j'ai pu, en disposer impunément à mon gré; reprends ta place un instant; maître de trancher le cours d'une vie, qui ne pouvoit m'être que funeste; je ne détruisois en toi qu'un ravisseur, qui ne m'étoit connu que par ce titre odieux; je faisois cesser un honteux esclavage; & mon épouse étoit à moi. Confidere, Pacha, continua Belzek, que dans ces mêmes circonstances, on m'a vu employer ardemment tout mon peu de lumieres, & faire usage de quelques secrets qui me sont parvenus, par une espece de miracle,

H i v

pour

pour opérer en toi une prompte guérison. Toute la Ville d'Alep en fait encore mes éloges; mais au moins dois-tu bien penser, que je n'agissois pas ainsi sans objet, & que si je te donnois cette preuve insigne de ma générosité, ce ne pouvoit être que pour t'en instruire & pour obtenir le prix qu'elle méritoit. En effet, Daïra qui est l'ame de toutes mes démarches, étoit le prix que j'en attendois; & j'étois un jour sur le point de t'en faire la demande, lorsqu'on me fit l'histoire de ton cœur sans pitié; lorsqu'on m'apprit que les chambres de ton Sérail étoient d'invincibles prisons: lorsque je sçus enfin que ma malheureuse épouse avoit été précipitée par tes ordres barbares, dans les cachots de la Tour du Soïc. Juge, si tu le peux, quels furent les tourmens de mon cœur, & les transports de ma colere, d'imaginer Daïra, le flambeau de ma vie, la reine de mon cœur, que je voudrois voir assise sur les trônes; Daïra! prisonniere comme une criminelle, abandonnée aux sanglots & aux larmes

larmes, lançant au Ciel des cris qui sembloient parvenir à moi, des cris que je croyois entendre me reprocher l'impuissance où j'étois de la secourir, ou m'accuser peut-être du crime affreux d'un abandon, le plus grand des crimes en effet que j'eusse pû commettre, après les vœux & les sermens que je lui avois faits, & que je lui fais encore, d'attacher mon ame à la sienne & mes jours aux siens: juge des playes mortelles dont j'étois atteint, & des maux insoutenables que j'avois à souffrir; & ne t'étonne pas, si le Ciel ayant voulu qu'elle succombât aux siens pour te forcer à me faire arriver jusqu'à elle, ne t'étonne pas, si j'ai tenté, sous le faux nom de Bezzoudour, de lui dévoiler son Amant, qui n'est ici que pour elle; qui n'a pris soin de ta vie, à toi Pacha, que pour elle & qui pour elle enfin, sacrifiera mille fois la sienne, s'il faut cela pour la sauver.

Belzek se tût à ces mots, fixant de ses yeux le Pacha, ainsi que je faisois moi-même

H v

pour

pour découvrir la véritable impression que ce discours auroit fait sur lui; mais il ne lui échappa ni geste, ni regard, qui pût être expliqué pour ou contre nous; ce qui nous rendit plus attentifs encore à la réponse qu'il fit en s'adressant à Belzek. Je le sçais gré, lui dit-il, jeune homme, de toute l'histoire que tu m'as racontée; elle a suspendu les premiers mouvemens de mon courroux, en me faisant connoître à qui je dois le service que tu m'as rendu: certes il est grand, & quelque peu d'estime qu'on fasse de la vie, qui nous la préserve mérite qu'on le reconnoisse autant qu'elle peut durer; mais tu n'ignores pas que si la vie est un bien parmi les hommes, l'honneur est un autre devant lequel tout disparoît, & que si le bienfait que j'ai reçu de toi t'a rendu digne d'une ample récompense, le forfait que tu as commis dans le sanctuaire de mon Palais, emporte sa peine avec soi; que tout autre que toi n'y surviroit pas un moment. Tu me proposes d'être
en-

envers toi équitable & généreux; ma bonté feule me fait aller plus loin; elle ne déploie fur ton crime que miséricorde & compassion; elle ne me fait voir en toi qu'un jeune homme inexpérimenté, abusé dans la folle passion qui l'enyvre, qui vient ici profaner un azile sacré & m'y faire des outrages dont lui-même ne connoît pas l'énormité, & qui font assez inouis pour qu'on puisse les regarder comme de vrais égaremens d'un foible esprit; c'est dans cette pensée qu'ici même où tu mets ma vie en danger, je te fais grace de la tienne, & que je donne ma parole de Musulman qu'on n'y tentera pas; mais écoute la condition que je prescriis, & n'en attends pas une autre. Je veux qu'à l'instant mes Eunuques te conduisent jusqu'aux portes extérieures de mon Palais; que là douze Janissaires t'assurent de toi; qu'ils te guident, qu'ils t'escortent jusqu'au Port le plus prochain; qu'ils y ordonnent & préparent ton embarquement; qu'ils en soient les témoins, ainsi
que

que de ton départ; & qu'ils y demeurent & ne reviennent que lorsque ton vaisseau voguant sur la vaste mer se dérobera entièrement à leurs yeux. Puissent ensuite les vents te faire voler comme un trait jusqu'à ta Patrie, & s'il le faut, jusqu'au bout de l'univers.

Cœur inhumain! reprit mon Amant, mais d'une voix que la fureur avoit déjà presque éteinte, ravisseur barbare! rends-moi mon épouse, que je l'emporte en mes bras, tu me verras m'élançer comme un éclair, l'enlever de ces infâmes lieux: comme si je la sauvois d'un brazier, où je la verrois prête à périr. Rends-moi, mon bien, rends-moi mon épouse, si tu veux conserver ma vie; je ne vis que par elle, si tu veux me la conserver sans elle, j'aime mieux cent fois mourir. Eunuques, s'écria le Pacha, qu'on s'empare de ce jeune homme, qu'on l'emène, & que mes ordres soient à l'instant exécutés. Ces derniers mots me frappèrent comme si c'eût été l'Arrêt de sa mort. Vois-moi,
lui

lui dis-je, mon Amant, vois ta femme qui te fuit: je fonds sur la troupe le poignard à la main, Belzek passe de la défense à l'attaque; je le vois renverser deux Eunuques qui couvroient le Pacha: je le vois se saisir du sabre d'un autre, paroître au milieu de cette troupe, comme le Dieu des batailles, répandre autour de lui dans toute ma chambre, la terreur & la mort. Ce fut un effroi si grand, un desordre si subit, qu'on entendit les cimenterres se choquer, tomber en éclats par terre, que les torches tout à coup s'éteignirent, qu'on fut à l'instant enveloppé dans une profonde nuit: le reste m'échappa, je succombai à de si terribles efforts: je me crus frappée de mille coups; je tombai au pied de mon lit: je n'ai point sçu par moi-même la fuite de cette affreuse journée: hélas! ma mort auroit dû l'être; le seul souvenir de cette scene exécrationnable étoit capable de me la causer: mais soit que le destin m'eût donné des forces capables de résister à ces coups, qu'il vou-

voulât peut-être par-là me préparer encore à de plus grands, foit que les premieres atteintes de douleurs que cause une playe récente, ne foient point aussi vives que lorsqu'elle a fait son progrès, & envenimé son propre dépôt; il faut que je l'avoue, toute cette sanglante catastrophe se représenta le lendemain à mes yeux dénuée des circonstances effroyables, qui devoient naturellement l'accompagner. On m'avoit transportée dans une autre chambre. Je n'y vis rien qui m'indiquât ce qu'étoit devenu mon Amant. Je me retrouvai sous la puissance du Pacha, que j'avois outragé; je crus du même coup-d'œil voir tomber sa vengeance: mais tout sembloit m'assurer audelà, tout me persuadoit que mon Amant s'étoit fait jour au travers des Eunuques & des Gardes du Sérail; j'allois mourir tranquille dans la confiance que mon Amant étoit en sûreté. J'étois dans cet état le lendemain; j'y restai quelques jours de fuite, peu occupée des momens qui me restoient à

vivre

vivre, lorsque je vis quatre Noirs entrer dans ma chambre, & m'apporter l'ordre de leur Maître, d'en fortir sur le champ, pour me rendre au lieu où il m'attendoit: c'étoit-là qu'on devoit me juger.

A peine eus-je entendu ces paroles, que je me levai, & les suivis: on me fit passer dans les jardins; on me fit entrer dans un bois fort sombre, au centre duquel étoit un Kioske, qui ne contenoit qu'une salle spacieuse: j'entraï dans cette salle: Aly Oglou y étoit assis sur une espèce de Thrône; on me fit avancer au milieu; je me trouvai tout-à-coup environnée d'un grand nombre de ces noirs Eunuques, qui, comme des spectres sortans de l'abîme, sembloient impatiens de s'y replonger avec moi.

Alors le Pacha, après les avoir un temps considérés, leur adressa ce bref discours. Fideles Eunuques, vous voyez la chétive Esclave, qui à été capable d'attenter à la vie de son Maître, & d'outrager son honneur: apprenez-
moi

moi, quel est le châtimeut qu'on pourroit égaler à son crime. J'écoutai ces effroyables paroles, sans en être presque émue. Hélas! & je ne puis pas seulement aujourd'hui me les rappeler! sans que tout mon corps n'en frissonne; je vis alors un de ces monstres cruels, se prosterner aux pieds du Pacha, la face contre terre, & lui dire: Seigneur, quand les plus légers offenses d'un Esclave à son Maître, entraînent les grands châtimeus, & que tu nous exposes ici un attentat énorme contre ta personne sacrée, que pouvons-nous te répondre? écoute ta Loi, consulte ce que tu dois d'exemple à ton Sérail, ce qu'exige de toi ta propre sûreté, tu verras que tout condamne ton Esclave à la mort, & qu'aucun motif ne doit ni ne peut la sauver: cet Eunuque se tût.

Un autre reprit: tout-puissant Maître, notre destinée est en tes mains, tu peux disposer de nos jours, quand ils ne seroient pas même proscrits pour un crime atroce tel que celui-ci:

mais

mais plus tes volontés font hautes & absolues, plus les Esclaves qui t'environnent font abjects & rampans sous tes yeux; cette distance est sans mesure, & je conçois que ta seule pitié est capable de se déployer & de s'étendre assez pour atteindre jusqu'à eux: tu vois devant toi une misérable fille, que la Loi condamne à périr, & tu la vois prête, sournise & résignée à tes décrets; mais tes yeux animés d'une lumière céleste, ne semblent pas faits pour voir trancher des têtes dans le cœur de ton Palais, ni pour y voir le sang humain ruisseler sur tes tapis: tu peux souscrire à ce que la Loi d'une part te demande, & tu peux suivre en même-temps les mouvemens de ton cœur plein de compassion. Que cette infortunée coupable soit enlevée de ces lieux; qu'elle soit enfermée à la Tour du Soïc; qu'elle vive parmi les tristes cyprès dans une retraite austère, & que l'excès de son repentir, mérite enfin son pardon au dernier de ses jours. Ce fut à peu près là ce que

j'entendis prononcer au second Eunuque: j'étois pour ainsi dire déjà hors de la vie; tous mes sens s'étoient retirés, j'appercevois peu-à-peu mes pensées se détruire, toutes mes idées se réduire presqu'à rien: soit cependant que je fusse plus particulièrement frappée de la voix du troisième Eunuque qui parla, je crus l'entendre plus distinctement, & lui-même m'a dit que je l'avois entendu; il se prosterna comme les autres, & adressa ce discours au Pacha.

Je ne crois point, vénérable Aly, que la tendresse de ton ame, pût soutenir l'effort que tu aurois à lui faire, s'il te falloit prononcer un arrêt de mort de cette même bouche qui n'est créée que pour annoncer aux hommes des graces & des faveurs. Il est vrai que j'ai vu commettre un attentat sur ta personne; mais, ô Roi de Syrie, quand je vois ce que c'est que l'Esclave qui l'a commis, & que j'ose m'élever jusqu'à tes pensées, je ne t'en juge pas plus irrité ni plus ému, que si c'eût été quelque infecte

fecte imperceptible, qui seroit venu se poser sur ton front, que tu aurois laissé voler ou disparaître, pour ne pas prendre la peine seulement d'y penser. Et quel est en effet cette criminelle qu'on te propose de punir? la voilà, jette les yeux sur elle, considère le néant d'une jeune & malheureuse créature, qui n'a pas encore atteint l'âge où la raison sert de guide, qu'on est venu remettre en tes mains; en quel état? tu le sçais; dans l'agitation d'un déplorable délire qui a jeté le trouble dans ses sens, l'égarément dans ses esprits, & entraîné enfin ces tristes effets. Non, non, vénérable Aly! la maladie d'un si foible enfant n'allume point en toi une fatale colere; toutes les vertus de ton ame concourent à te voiler les yeux, & à mettre un bandeau sur son crime; je ne puis pas même penser que ses jours soient en danger; mais lorsqu'on te conseille d'enfermer cette Esclave dans la Tour du Soïc, je ne pense pas davantage qu'elle mérite l'honneur d'habiter l'en-



ceinte de ton Palais : car, quelque pitié que j'aye de son état, je ne laisse pas de voir ici le crime vivre en elle, & je doute fort qu'on doive en conserver l'image, quand je pense, au contraire, qu'on ne sçauroit trop-tôt en perdre le souvenir. Non, je ne crois point que tu veuilles toi-même mêler & confondre tes jeux & tes plaisirs, parmi les amertumes que la présence de cette misérable répandroit en ces lieux. Sublime Pacha! purge dignement ton Sérail d'une Esclave vile & méprisable, puisque sa face impure ne peut plus que le fouiller ; qu'elle disparoisse de ces lieux pour jamais ; qu'elle aille à son gré, errante & fugitive, dans les divers climats de l'Asie, où la guidera son triste destin. Par cet équitable arrêt, ta justice est satisfaite, & plus encore ta gloire & ta bonté. Je le veux, j'y consens, dit le Pacha, & je fais plus pour qui me donne un si sage conseil : je remets cette Esclave en ses mains, je la lui donne en pur don. A ces terribles mots, je
fou-

foulevai ma paupiere tremblante; j'apperçus qu'il parloit à Zoah, à lui-même. Zoah, lui dit-il, ton ame n'est point l'ame d'un Esclave, tes vertus sont au-dessus de ton état, il y a long-temps que je le vois: plus aussi tes services m'ont été agréables, plus tu as dû le connoître par toute l'estime que j'ai faite de toi jusqu'à ce jour; mais je veux qu'en ce jour même tu en reçoives de moi la dernière récompense: tu juges cette femme digne de vivre; elle vivra pour qui lui sauve la vie; reçois le don que je te fais; j'y ajoute celui de ta liberté; j'y ajoute encore cent Sequins qu'on va te remettre: tu peux désormais choisir ta retraite, & y mener cette femme avec toi. Alors le Pacha sortit, tous les Eunuques le suivirent; Zoah seul vint à moi, & me dit: jeune femme, rappelle tes sens & ton esprit; que tes frayeurs cessent: apprends dès ce moment que tes malheurs sont finis; & Zoah lui-même disparut à ces mots.

Fin de la seconde Partie, & du Tome I.

S

AB: 112 144

T. 112

ULB Halle 3
008 868 247

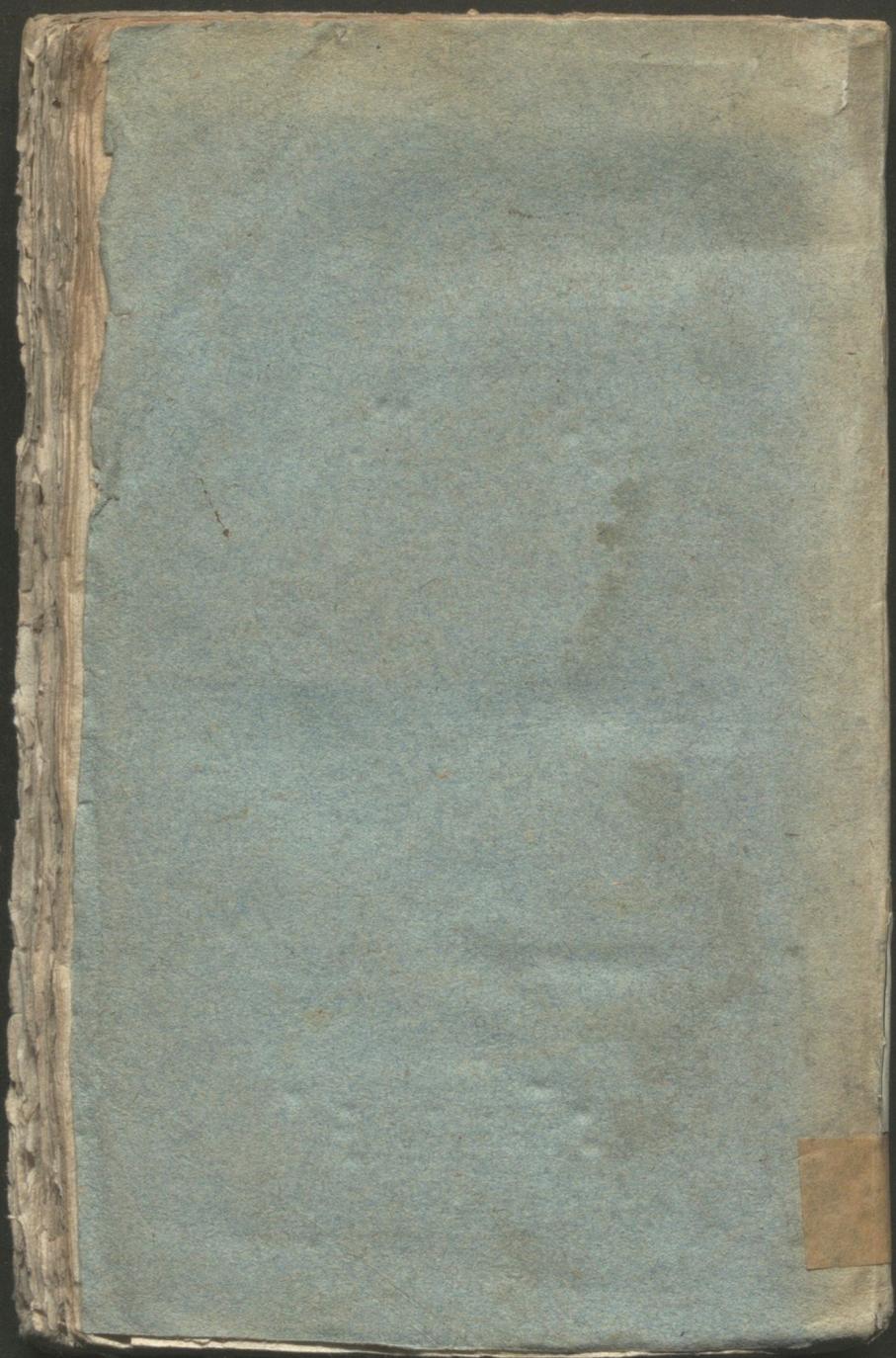


Sb.

De 3918

(1/21)





DAÏRA

HISTOIRE ORIENTALE.

EN QUATRE PARTIES.

TOME PREMIER.



A A
Et se
CHEZ M
LIBRAIRE DE
LE MARGRA

